P.E.N. CLUB DE MONACO
n° 33 - 2017

PRIX ARMAND LUNEL ET PRIX DES 1000 MOTS

SOMMAIRE

Page	Titre et auteur
1	Le jeune homme de Montparnasse, par *Alain Pastor*
4	Claude Monet, par *Angela Valenti Durazzo*
7	Amandine, par *Mireille Grazi*
8	PRIX ARMAND LUNEL Finir en Beauté, par *François Chollet*
26	Sans eux, par *Alice Pastor*
27	PRIX DES 1000 MOTS Trop longtemps, par *Giulio Gaddi*
29	Vous êtes là..., par *Nycole Pouchoulin*
30	Le nuraghe, le selfie et le parasol, par *Jean-Yves Giraudon*
32	P.E.N. Club de Monaco : - Extraits des statuts - Bureau 2016-2018 - Liste des membres

Le Centre de Monaco du P.E.N. CLUB international et son bureau se sont interdit toute censure sur le fond et même l'orthographe des textes de cette revue. C'est donc sous l'exclusive responsabilité de chaque auteur qu'ils y paraissent. Il en est de même pour les reproductions de photographies, dessins, etc., fournis par un auteur pour illustrer son texte.

Illustration première de couverture :
Danièle LORENZI-SCOTTO

Le Jeune Homme du Montparnasse

Par ***Alain Pastor***

Longtemps, j'ai arpenté les allées du cimetière du Montparnasse ; c'était devenu une habitude, dès que je séjournais quelques jours à Paris, que de me rendre pour quelque flânerie sur les larges allées qui divisaient les trente-cinq mille tombes, environ. Je tenais cette information du prospectus qu'invariablement je saisissais à l'entrée, au moment de la validation de mon ticket.

Au gré de mon humeur, je choisissais une direction, de préférence les chemins ombrés, et tout en laissant vagabonder mon esprit, j'aimais jeter un œil à ce qui contribuait à la réputation de ce cimetière : les tombes des personnalités.

À chaque fois que je remontais le long du boulevard Edgar-Quinet, je ressentais à l'approche du numéro trois la sérénité du lieu qui contrastait avec le bruit et la fureur de la ville.

J'étais devenu un visiteur assidu, un promeneur reconnu des employés qui s'activaient pour rendre agréable le dernier séjour des défunts ; on me saluait comme un client fidèle d'un troquet qui viendrait chaque matin y boire son café et y lire le journal.

Cette proximité avec le personnel du cimetière trouva son épanouissement dans la relation de confiance que j'avais établie avec le gardien ; celui-ci était surtout sensible à mes petites attentions qui avaient souvent pour forme les liqueurs que je lui rapportais de ma région. Un jour où il était en veine de confidences – l'influence des liqueurs ? - je lui demandai s'il avait des anecdotes à me raconter au sujet du cimetière .

Le gardien se redressa, lissa sa moustache, tira sur sa pipe, et me dit avec conviction : « Dame ! Des histoires, je pourrais vous en raconter mille, et toute une année n'y suffirait pas avant que j'aie épuisé mon stock. C'est que des drôles, le cimetière, il en a connu ! » et tout de go, il se mit à me narrer la terrifiante histoire de ce sergent nécrophile qui déterrait les cadavres des jeunes femmes pour les mutiler.

Mon visage dut exprimer le dégoût, car il s'arrêta tout net, puis après réflexion reprit : « Attendez, j'en ai une bien bonne qui vous plaira ! Celle-là, je la tiens de mon prédécesseur qui la tenait lui-même de son prédécesseur, lequel a fini à l'asile, le pauvre gars ! sans qu'on ait jamais su si il y eut un lien entre les évènements et sa dinguerie ».

Le gardien, comme s'il pressentait que son récit allait s'étirer en longueur, me proposa une chaise et nous servit du café, accompagné de quelques biscuits pour tenir le rythme .

Il raconta donc, qu'il y a des lustres, un jeune homme qui paraissait avoir une vingtaine d'années passait toutes ses journées au cimetière, mais, contrairement aux habituels promeneurs, lui venait chercher de quoi satisfaire sa nature défaillante ; en ce temps-là, on disait qu'il avait le spleen et que rien ne semblait pouvoir guérir ses morsures de l'âme.

Il présentait son visage pâle tous les matins à la grille, attendant fébrilement l'ouverture, comme s'il fût un prisonnier pressé de quitter sa cellule pour une promenade. Malgré sa mine défaite , chacun sur place s'était accommodé à le voir errer tel un spectre venant hanter les visiteurs, surpris de le croiser. Un matin, on le découvrit en arrêt devant une tombe. C'était celle d'une jeune fille, décédée depuis quelques mois. Les parents éplorés ne venaient plus que rarement, mais la tombe était toujours abondamment fleurie. Dans un cadre scellé à la pierre on avait inséré sa photo, et il faut dire, pour ceux qui y portaient leurs regards, qu'on ne pouvait imaginer plus beau visage ; la douceur des traits, la beauté du regard, les yeux clairs qui brillaient d'un éclat, rendaient plus cruelle l'idée de sa disparition.

Désormais, notre jeune homme se tenait chaque jour immobile de longues heures, comme prostré, au point que nombre de visiteurs pensaient qu'il était un membre de la famille, un frère ou un fiancé désespéré .

Comme s'il eût devancé ma remarque, le gardien ajouta : « inutile d'aller voir la tombe, il y a belle lurette qu'on a procédé à des remaniements. »

On commença à s'inquiéter pour la santé mentale du jeune homme qui pouvait rester des heures sans bouger ; des familiers du coin avaient pris l'habitude de l'observer et, en serviteurs zélés, ils faisaient leur rapport au gardien devenu, en la circonstance, une sorte d'adjudant-chef du cimetière. Il n'y avait certes pas trouble à l'ordre public, mais enfin la présence de ce jeune homme finissait par faire jaser. Un jour, mû autant par la curiosité que par la nécessité d'affirmer son autorité, le gardien s'approcha du jeune homme. Il lui

expliqua avec des mots simples , mais sur un ton ferme, ce que sa présence prolongée devant cette tombe avait d'inconvenant. Le fait qu'aucun lien familial ou affectif ne semblait lier le jeune homme à la défunte autorisait l'intervention du vigile.

Loin de protester, le jeune homme répondit : « vous avez raison, d'ailleurs combien de temps ai-je perdu ! Je suis épuisé, car j'ai beau lui parler, elle ne me répond jamais ! »

Le gardien eut un mouvement de recul ! C'est que ce type-là semblait plus atteint que chacun l'avait cru ! Il allait prévenir un médecin pour que fût traité sur-le-champ le cas étrange de ce godelureau morbide, quand le visage du jeune homme s'éclaira ; il déclara : « Quel niais suis-je donc ? Je vais lui écrire une lettre ! »

Malgré la chaleur, juillet portait le soleil à son zénith, le gardien ressentit un fluide glacée le long de son échine, il crut nécessaire de demander : « vous parlez de qui ? » Le jeune homme le toisa d'un air sévère comme si le gardien eût dit une incongruité : « Voyons ! je parle de cette ravissante jeune fille morte ! »

Et le lendemain, tout guilleret, il porta un courrier à la jeune fille, qu'il déposa délicatement près de son portrait.

« Vous aimeriez bien connaitre le contenu de la lettre, pardi ! » me dit avec un clin d'oeil malicieux mon gardien moustachu. Il ne me laissa pas répondre et tira d'un vieux cahier une copie qu'il me mit sous les yeux. Je pus lire ainsi la prose de notre jeune héros : « Chère amie, comment n'y avais-je pensé plutôt ! Vos yeux, vos lèvres, chaque jour, j'attendais un signe de vous. Et puis, hier soir, l'illumination ! Une jeune fille de votre qualité ne se permettrait pas d'interpeller le premier venu, fût-il un admirateur assidu. Il fallait donc que je prenne ma plume pour vous dire, non pas un mot d'amour, mais dix, cent, car si l'excès peut nous conduire à... »

J'arrêtai là la lecture de la lettre, mais je peux témoigner que la suite ne fit que confirmer cet élan de passion . Assurément, ce jeune homme déclarait sa flamme à la jeune morte.

Le gardien reprit la lettre et son récit :

Le matin suivant, notre jeune homme arriva de bonne heure ; il gravit la légère côte qui conduisait à sa tombe favorite, mais stupeur ! on l'entendit hurler, et il revint aussitôt à l'entrée principale en courant, une lettre brandie à la main ; que se passait-il ? il eut juste le temps de dire « elle m'a répondu ! » avant de s'effondrer dans les bras d'une touriste anglaise qui, sans lâcher son ombrelle, déclara « My God ! Ces Français sont vraiment...How do you say ? Impétueux ! »

Un apothicaire qui officiait dans les parages accourut et fit respirer des sels au jeune amoureux. Revigoré, il se redressa et les larmes aux yeux demanda au gardien de lire la lettre qu'il prétendait avoir reçu de la jeune trépassée.

Le gardien crut à une imposture, même si la sincérité du jeune homme le troubla.

Il décacheta la missive et lut à haute voix :

« Cher ami,

Comme je suis heureuse que vous m'ayez enfin adressé une lettre. Au fond de mon cercueil, il n'est pas aisé de communiquer, vous l'avez compris, mais par ce biais, je peux enfin vous parler.

Je suis très sensible à votre présence, vous avez rompu cette solitude qui m'étreignait ; les sentiments que vous exprimez si délicatement dans votre lettre , sachez que je les partage au centuple, pour reprendre votre comptabilité affective . S'il vous plaît, écrivez-moi chaque jour afin que je puisse vous répondre et vous dire combien j'aime vous contempler avec passion. »

Autant dire que le jeune gars ne se fit pas prier pour apporter chaque matin sa lettre, qu'il déposait toujours au même endroit, car il craignait que le moindre changement ne vînt interrompre cette liaison épistolaire. Oubliée, sa mélancolie, il avait vraiment changé : son buste s'était redressé, son visage s'épanouissait, et un sourire commençait à naître au coin de ses lèvres, à peine franchissait-il le seuil du cimetière.

Il nous faut ajouter que cette correspondance d'outre-tombe avait, au fil des jours, largement franchi les portes du cimetière du Montparnasse, et qu'une foule de badauds attirés par le « surnaturel » se pressaient en masse, au point que la maréchaussée avait dû intervenir plus d'une fois pour éviter l'émeute. Les gazettes en faisaient les gros titres, mais l'idée générale était qu'il y avait là quelque supercherie, et très vite on soupçonna le jeune homme de n'être qu'un imposteur.

Cette histoire dura bien toute une année, puis elle finit par lasser le peuple qui passa vite à d'autres faits-divers plus haletants ; et surtout plus crédibles que l'histoire finalement plutôt mièvre de ce jeune homme qui recevait du courrier d'une jeune fille morte quelques mois plutôt !

Le soleil déclina et mon gardien songea qu'il était temps de conclure ; il me taquina : « Alors me direz-vous comment a bien pu finir cette histoire ? »

Je répondis que le jeune homme au fil du temps avait dû voir sa raison décliner. Et je pariais qu'on l'avait probablement enfermé chez les fous, avec le pauvre gardien, dont je ne doutais pas maintenant qu'il fut aussi une victime de cette sinistre mésaventure.

« Que nenni ! » Répondit mon compagnon en tirant sur sa pipe. Il reprit :

« Un matin, le jeune homme fut intrigué par un trou que l'on creusait juste à côté de la tombe de la jeune fille. Il héla les ouvriers qui s'activaient à coups de pelle et de pioche, remuant la terre comme des chercheurs d'or :

Que faites-vous, messieurs ? »

On lui répondit :

« Ben, notre boulot, mon gars ! on prépare la tombe d'un jeune homme qui doit arriver bientôt, qu'on nous a dit. »

Notre amoureux, soudainement transi, hésita. L'esprit partagé, il considérait par avance ce jeune homme décédé comme un intrus, il n'osait penser : un rival ! Il voulut en savoir plus sur le nouveau voisin de sa bien-aimée défunte. Le gardien fut questionné, mais celui-ci n'était pas au courant de l'arrivée annoncée du macchabée ! Bien plus, il n'avait pas connaissance qu'on eût à creuser une tombe à cet endroit-là.

Le jeune homme repartit en courant, comme saisi d'un pressentiment. Sur place, il constata que le trou était quasiment fini, mais aussi que les ouvriers avaient disparu, comme volatilisés !

Se tournant alors vers le portrait de la jeune fille, il vit qu'une lettre l'attendait. Il déchira l'enveloppe fébrilement et lut :

« Mon cher amour,

Cette situation ne peut plus durer ! Je ne peux plus continuer mon séjour ici au cimetière, sans toi ! Certes, toute la journée tu m'appartiens, mais la nuit je me retrouve seule, sans compagnon à mes côtés. Voilà pourquoi je te supplie de me rejoindre ; tu peux le voir, je t'ai fait préparer une tombe. Elle est collée à la mienne, ainsi nous ne nous quitterons plus jamais. Ne tarde pas ! Je ne supporterai pas de t'attendre encore. Mon doux ami, si tu pouvais mourir aujourd'hui même, ce serait parfait, car le délai avant de te retrouver serait ainsi très court. Tu vois, j'ai tout prévu pour que notre amour soit éternel. Allez, reviens-moi vite, pour toujours ! Je t'aime. »

Le gardien arrêta là son récit comme s'il eût considéré qu'il en avait trop dit, et que maintenant il était bon qu'il me congédiât.

Je me levai et le remerciai de cette histoire assurément originale, mais je n'allais quand même pas repartir frustré !

« Qu'est devenu le jeune homme ? »

Le gardien éclata d'un rire joyeux : « Ah ! Le jeune gars ? Sitôt la lettre lue, il a couru plus vite qu'un lièvre qui a au cul une meute de féroces mâtins ! On ne l'a plus jamais revu au cimetière ! Cette histoire, pour sûr, l'a guéri de sa mélancolie ! On disait même, dans le quartier, qu'il aimait passer ses journées à courir la gueuse ! Puis, il a dû se lasser de perdre ses sous pour des aventurières, et un jour, au bal musette, il a rencontré sa bourgeoise à qui il a fait quatre marmots. »

Avant de quitter mon narrateur, je posai une dernière question : « Au fait, ce jeune homme, où est-il enterré ? »

Le gardien leva les sourcils au ciel : « Mon cher, ce n'était plus un jeune homme, mais un honorable vieillard quand la faucheuse a sévi ; et puis, je vous l'ai dit, avec le temps, tant de changements ont rendu incertains les emplacements, mais pour notre gazier, on raconte qu' il a hérité de la tombe que la jeune fille lui avait destinée bien des années auparavant. » Il ajouta, comme s'il eût fallu une morale à ce récit : « Au fond, il avait bien reconnu le chemin, mais il était venu trop tôt ! »

CLAUDE MONET

PENNELLATE DI LUCE TRA BORDIGHERA E MONTE CARLO

Il percorso creativo ed i panorami "fiabeschi" descritti nel 1884 dal pittore francese nelle lettere da Bordighera e testimoniati da decine di tele oggi conservate nei più prestigiosi musei e collezioni private internazionali.

di Angela Valenti Durazzo

"Oggi ho lavorato ancora di più: cinque tele, e domani conto di cominciarne una sesta. Tutto procede dunque abbastanza bene, nonostante sia molto difficile da fare: queste palme mi fanno dannare; e poi i motivi sono estremamente difficili da prendere, da mettere sula tela; è talmente folto ovunque; a vedersi è delizioso. Si può passeggiare senza sosta sotto le palme, gli aranci, i limoni e anche sotto gli ulivi stupendi, ma quando si cercano i soggetti, è molto difficile.Vorrei fare degli aranci e dei limoni sullo sfondo del blu del mare: non riesco a trovarli come li voglio io. Quanto al blu del mare e del cielo, è impossibile...".

Così scriveva Claude Monet il 26 gennaio 1884 ad Alice Hoschedé durante il soggiorno a Bordighera nel corso del quale realizzò decine di opere che mostrano prevalentemente scorci della cittadina del ponente ligure e della sua fitta vegetazione, ma anche delle località limitrofe, come Dolceacqua, Ventimiglia e d'oltreconfine come Mentone, Monte Carlo e altre.

Citiamo fra i molti dipinti, frutto dell'esplorazione profonda del grande impressionista, "Les Villas à Bordighera" (Musée d'Orsay, Paris); "Jardin à Bordighera, effet du matin" (Museo Hermitage, San Pietroburgo); "Palmiers à Bordighera" (Metropolitan Museum of Art, New York); "Le Château de Dolceacqua" (Musée Marmottan, Paris); "Vue de Vintimille" (Kelvingrove Art Gallery and Museum, Glasgow); "Sentier au Cap Martin" (collezione privata).

IN VIAGGIO CON RENOIR

Monet aveva già conosciuto quel tratto di costa nel 1883, durante un viaggio con Auguste Renoir e ne era rimasto stregato. "Tutto è mirabile, ed ogni giorno la campagna è più bella, ed io sono stregato dal paese", scriverà successivamente al suo mercante parigino Durand-Ruel" ("Bordighera" di A.Besio, SAGEP-Genova 1998). In quell'occasione aveva realizzato, fra le altre opere "La Route de Monte Carlo", conservata oggi in una collezione privata. Il dipinto mostra un agglomerato di case che sembrano schiudersi al termine di una strada, cinte da cespugli ed alberi dalla folta chioma, sotto un cielo azzurro velato appena da qualche nuvola.

"Nel primo soggetto mediterraneo di Monet 'La strada di Monte Carlo' dipinto accanto a Renoir durante il loro soggiorno di due settimane nel Sud nel 1883, gli strati della pittura rivelano che Monet non dipinse il quadro in una sola sessione, ma nell'arco di un periodo di tempo molto più lungo". Infatti "le pennellate di questa aggiunta tardiva sono sciolte e libere", mentre "l'aggiunta più scura rappresenta una controparte dinamica rispetto al resto della composizione" , fa notare E.W. Easton nel catalogo "Monet a Bordighera" a cura di S.Alborno (Leonardo Periodici-Milano 1998).

Ma lasciando Renoir e Monet immersi nei colori e nei profumi della strada di Monte Carlo, ritroviamo il secondo da gennaio ad aprile dell'anno successivo, il 1884, nella Pension Anglaise della "Città delle Palme". Così, infatti, viene soprannominata ancora oggi Bordighera per via della natura esotica che molti personaggi celebri del diciannovesimo secolo, tra i quali Edmondo De Amicis, Antonio Fogazzaro, Charles Garnier, Giovanni Ruffini ed altri, descrissero con stupore ed apprezzamento.

Nel nuovo viaggio nel Mediterraneo, divorato dalla vorace passione della pittura, Monet si recherà ancora nel Principato di Monaco, lodandone in una lettera la bellezza "...Come vi ho già scritto - scrive ad Alice Hoschedé da Bordighera l'11 febbraio 1884 - ho rivisto con molto piacere Monte Carlo, laggiù le grandi linee delle montagne e il mare sono stupendi e, se non pensiamo alla vegetazione esotica che c'è qui, Monte Carlo è certamente il posto più bello di tutta la costa: i motivi sono più completi, più quadro, e quindi più semplici da realizzare. Questo fatto mi turba; e, a momenti, penso di aver commesso un errore venendo qui; eppure è un posto magico e seducente al massimo..." (S.Alborno "Claude Monet. Parole a colori - Lettere da Bordighera" Philobiblon-Ventimiglia 2009, pag.76) .

Monaco, vu du sentier du Cap Martin

Furono tre infatti i viaggi principali di Monet sulle coste del Mediterraneo: a Bordighera, con escursioni nelle vicinanze ed oltre confine, nel 1884; ad Antibes nel 1888; a Venezia, con la moglie Alice, nel 1908 (si veda anche il catalogo della mostra di Genova "Mediterraneo: da Courbet a Monet a Matisse" di M.Goldin, Silvana Editoriale, 2010).

Monet d'altronde non fu certo l'unico estimatore illustre di Bordighera. La località della provincia di Imperia, fu infatti meta tra Otto e Novecento di regnanti, di artisti di livello internazionale e di una vasta e qualificata colonia straniera, in gran parte britannica "La Regina Margherita vi trascorse molti anni, fino alla morte. Per opera di Lodovico Winter furono poste le fondamenta della moderna floricoltura; le palme di Bordighera, che tanto amava, furono ricercate dalle città vicine, sia italiane che francesi, ed ancora oggi ne sono ornate. Fu costruita la Chiesa di Terrasanta, opera del grande architetto Charles Garnier, sorsero numerosi lussuosi alberghi, un Casinò sul mare", spiegano cercando di sintetizzarne la fama, Franco Zoccoli e Carmen Etienne.

CI VORREBBE UNA TAVOLOZZA DI DIAMANTI E DI PIETRE PREZIOSE

Monet e Garnier (com'è noto quest'ultimo ha progettato l'Opera di Parigi e "firmato" il Casinò di Monte Carlo) si trovarono contemporaneamente a Bordighera durante i mesi del soggiorno del maestro dell'impressionismo ma "l'unica curiosa testimonianza di quella temporanea coabitazione di sensibilità artistiche così diverse è la presenza, su una serie di quattro tele di Monet, di un motivo in cui appare una porzione del giardino e della Torre di Villa Etelinda, progettata da Garnier per il banchiere Bischoffsheim".

In questi dipinti "l'elemento architettonico sembra dominare, anche se, tramite la scelta del punto di vista e la parziale riproduzione della facciata lasciata al margine della composizione - Monet provocatoriamente restituisce la centralità del motivo al dialogo tra una splendida agave con il suo fiore solitario eretto verso il cielo e tre sinuose palme dattilifere, che occhieggiano all'artista e al pubblico che ammira la tela" (Claude Monet "Parole a colori" pag.14).

Sono molte, dunque, le lettere scritte dal maestro dell'impressionismo durante la permanenza a Bordighera, e rivelano non solo l'uomo, gli affetti e la forte personalità ma anche "la poetica, il metodo di lavoro che egli adottò e la tenacia con la quale cercò di raggiungere i suoi intenti" (si veda anche "Claude Monet Biographie et Catalogue Raisonné", Tome II, 1882-1886, di D.Wildenstein, La Bibliothèque des Arts Lausanne-Paris, 1978 e "Claude Monet, Mon Histoire" a cura di L. Giudici, Abscondita-Milano, 2009).

"Mio caro Duret - spiega il 2 febbraio 1884 al critico d'arte (Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, 99, ms 73) - non ho potuto venire a stringervi la mano prima della mia partenza, perché è stata una decisione improvvisa. Mi sono sistemato in un paese fiabesco. Non so più da che parte girarmi, tutto è

superbo e vorrei fare tutto; così, uso e spreco tanti colori, perché devo fare delle prove. Questo paese è tutto uno studio completamente nuovo per me e inizio soltanto ora a orientarmi e a capire da che parte andare, ciò che è possibile realizzare. È terribilmente difficile, ci vorrebbe una tavolozza di diamanti e di pietre preziose. Quanto al blu e al rosa, qui ce n'è. Infine, lavoro duramente, porterò con me delle palme, degli ulivi (sono stupendi, gli ulivi) e da qui i miei blu...".

Ed ancora Monet (lettera scritta ad Alice Hoschedé, Bordighera, 5 febbraio 1884) e nuovamente riportata nel libro "Parole a Colori", descrive la sua incessante ricerca pittorica e gli inevitabili dubbi "...avete ragione, forse lavoro un po' troppo, ma voi sapete come divento, una volta ben avviato, però non mi avete mai visto all'opera, quando sono solo e così lontano: non mi concedo un attimo di tregua, tanto ho paura di tornare a mani vuote, o, comunque, di non portare un granché. Ma devo farmene una ragione. Così, oggi, ho preso un'ora di pausa per andare a rendere visita al signor Moreno...In breve una passeggiata deliziosa negli angoli più nascosti di questa proprietà senza pari. C'è da rimpiangere di avere iniziato altri studi, un giardino come quello è indescrivibile, è magia pura, tutte le piante del mondo crescono là nella terra e senza sembrare curate; è un groviglio di palme di ogni varietà, di ogni specie, di aranci e mandarini...".

Da Bordighera e dai giardini Moreno, all'epoca estesi e ricchi di varietà botaniche, ma di cui oggi resta solo qualche porzione, Monet fece dunque frequenti gite nei dintorni sulla scia di una passione artistica che ha contribuito a rendere immortali gli scenari di queste zone. "Mi sono preso una buona macchina e mi sono fatto portare sino a Mentone - scrive il maestro dell'impressionismo ad Alice sempre nel 1884 - una gita meravigliosa che dura alcune ore. Mentone è stupenda ed ha dei località vicine magnifici. Sono andato fino a Cap Martin, una località famosa fra Mentone e Montecarlo, dove ho visto due soggetti che voglio dipingere perché sono così diversi dalla natura dei nostri luoghi, dove il mare non riveste grande importanza nei miei studi".

Route de Monte-Carlo

Amandine

Un voyage dans la préhistoire

Amandine, adolescente du XXIe siècle, grâce à un fantastique déplacement dans le temps, partage la vie des premiers Homo sapiens…

… La jeune femme lui avait expliqué qu'elle se sentait responsable de sa jeune protégée qui lui ressemblait mais qui avait quelque chose de différent des autres hominidés qu'elle avait pu voir jusque-là lors des rassemblements avec les hommes et femmes des autres clans.

Ces rassemblements, qui se faisaient après de longs déplacements à pied, avaient pour but d'échanger des coquillages, des perles et autres biens, de partager leurs idées et « dernières découvertes » mais également de trouver de nouveaux partenaires issus d'autres groupes. Mais des rencontres pouvaient également se faire « par hasard » avec d'autres peuples au gré des déplacements. Tous ces contacts entre individus ont favorisé le mélange des patrimoines génétiques, favorable à la continuité et à l'adaptation de l'Homo sapiens sur de nouveaux territoires, dont les conditions pouvaient lui être défavorables.

Jumalaï, de nature très curieuse, en avait profité pour regarder de plus près les vêtements de sa jeune amie. Elle ne connaissait pas ces matières qui avaient servi à la confection du pull et du pantalon. Elle avait examiné de manière très attentive la façon dont les morceaux de tissu avaient été assemblés, ce qui avait eu pour effet de la plonger dans une profonde réflexion.

Mais au son d'instruments de musique, les deux amies étaient sorties et avaient pris place, comme tous les autres membres du clan, autour du grand feu qui brûlait sans discontinuité jour et nuit au milieu du campement.

Jumalaï, qui avait récupéré les vêtements d'Amandine, les avait jetés dans le feu disant qu'elle n'en n'aurait plus besoin et qu'ils n'étaient plus utilisables.

Amandine avait acquiescé tout en fixant les flammes. Elle se disait que ce feu en plus d'éclairer la nuit devait servir à la vie du clan, à cuire des aliments et à éloigner les bêtes féroces. Perdue dans ses réflexions, elle ne s'était pas rendu compte de l'agitation qu'il y avait autour d'elle.

Tout à coup, elle sursaute en entendant un cri rauque et puissant ressemblant au rugissement d'un lion. Tout le monde retient son souffle….

Extrait de *Amandine et le retour aux sources* de ***Mireille Grazi.***

PRIX ARMAND LUNEL 2017

Le Prix Armand Lunel 2017 a été décerné par un jury présidé par Marie-Hélène Lafon et composé de membres du P.E.N. Club de Monaco.
Marie-Hélène Lafon, dont les romans, les nouvelles et les essais sont reconnus par la critique depuis plus de quinze ans, a été très souvent distinguée par des prix littéraires, notamment le Prix Renaudot des lycéens en 2001, pour "*Le soir du chien"*, et le Prix Goncourt de la nouvelle en 2016, *"Histoires"*.

François CHOLLET

François Chollet, ingénieur des Eaux et Forêts, est né à Paris le 26 juillet 1957 et vit à Toulouse.

Il est marié à une médecin pédopsychiatre et ils ont « beaucoup d'enfants et de petits enfants, pour lesquels [il a] inventé et raconté beaucoup d'histoires... ».

Il a publié trois romans :

- Carnet de balles, roman policier, Odin, 2002.
- Un garçon si tranquille, Cherche Midi, 2011.
- Bras de fer, Cherche Midi, 2013.

François Chollet est lauréat de plusieurs concours de nouvelles.

FINIR EN BEAUTE

« … La première chose que j'ai pensée c'est que j'allais mourir en bonne santé… ». Dans un long monologue le narrateur raconte, avec l'humour réjouissant du désespoir, comment la certitude d'un destin tragique stimule son écriture, comment elle *« alimente le bouillonnement angoissé de [ses] méninges »*.

François CHOLLET

Finir en beauté

P.E.N. Club de Monaco

9

© 2017 - François Chollet et P.E.N. Club de Monaco

L'avantage des insomnies, c'est que l'envie d'uriner ne me réveille pas. Je vais aux toilettes tous les quarts d'heure, pour me débarrasser de trois gouttes qui me déchirent le sexe. Je force, je pousse, le bas ventre me brûle. Je reviens vers mon lit avec l'image d'une grosse tumeur placide, sûre de son fait, prospérant à mes dépens. J'ai peur. J'ai attrapé un de ces cancers qui frappent sans prévenir les individus heureux d'un certain âge. Je vais mourir bientôt.

La première chose que j'ai pensée c'est que j'allais mourir en bonne santé. J'en ai connu d'autres, dans la force de l'âge comme on dit stupidement, qui n'avaient jamais fumé une cigarette, ni bu abusivement, ni joué avec leur constitution. Qui faisaient du sport, avaient une vision positive de l'existence, pendant qu'une araignée maligne tissait sa toile dans les méandres de leur cerveau. Ou qu'une anomalie microscopique, agréablement colorable sur les radiographies spécialisées, se répandait dans les matières molles de leur abdomen. Que des taches suspectes leur poissaient les poumons. Que leur foie, leur pancréas se déréglaient insensiblement. Et un matin ils se réveillaient avec une toux un peu sèche, un trouble de la vision, une aigreur d'estomac, et le lendemain ils étaient morts. Pouf ! Pas le temps de se retourner, de comprendre d'où ça venait, pourquoi ça tombait sur eux… Pas le temps de rien. Le matin suivant, je vous dis, ils étaient morts.

La même absurdité m'est tombée dessus la nuit dernière sous la forme d'une brûlure urinaire. Une douleur qui s'emballe. Qui développe en quelques heures une implacable accumulation de symptômes : mictions répétées, difficiles. Inflammations insupportables. Tension du bas ventre. Dans la tête de quelqu'un qui n'est jamais malade, ce sont des synonymes de truc grave. Vous pensez à quoi, dans ces cas-là, si vous savez qu'un homme sur sept sera atteint du cancer de la prostate ? Mes sensations, traduites dans un sabir médical d'Internet, ne me laissaient aucun doute sur le diagnostic. Elles m'ont poussé dès l'aube chez mon généraliste.

Celui-ci, mu par une prudence inquiétante, n'a ni infirmé ni confirmé la sentence. Il m'a prescrit une série d'examens en laboratoire. Hier dans l'après-midi, mes résultats d'analyses ont authentifié le seul verdict possible : la mort à brève échéance. L'aspirant interne en médecine que j'étais devenu, scotché sur mon ordinateur, a découvert un sigle épouvantable : PSA. Ces trois lettres sont l'abréviation du marqueur biologique du cancer de la prostate. Son taux dans mon sang dépasse dramatiquement la norme admissible.

J'ai ensuite exploré les signes, les causes et les conséquences, les pourcentages de rémission et jusqu'à la terrible durée moyenne de survie, qui me laisse à peine le temps de faire mon testament. Je suis en sursis, une situation qu'on ne vit par définition qu'une fois dans sa vie, et à laquelle rien ne m'avait préparé. Je vais être emporté en quelques mois et c'est maintenant.

Cette perspective m'a précipité d'un bond vers la génération de mon père. Ce père que j'entends souvent répéter :

- À mon âge, le matin, si tu n'as mal nulle part, c'est que tu es mort.

Jusqu'à aujourd'hui je l'écoutais avec empathie. Ses paroles évoquaient des dommages dont je me croyais pour toujours protégé… Je n'envisageais pas de rejoindre son âge, même symboliquement. Et ça s'est passé cette nuit. Cette sale nuit où tout s'est déglingué.

Mon père c'est moi ? Depuis tout à l'heure j'entends cette phrase sournoise que personne ne prononce vraiment. Je proteste. Je suis malade et je veux bien admettre que j'ai désormais un âge avancé, mais cela ne suffit pas pour ressembler à mon père. J'ai juste l'âge qu'il avait il y a trente ans. Certes à l'époque je le considérais déjà comme un vieux mais la comparaison s'arrête là.

Ma maladie m'a projeté dans une expérience du temps plutôt tranchante. Cet adjectif m'est venu avec l'image du saucisson découpé à l'apéritif. Tranché. Un couteau aiguisé coupant des tranches de saucisson, révélant à la fois la chair et la finitude de la chair. Quand le saucisson est terminé il n'y a plus rien à couper. Alors qu'avant de le commencer on pouvait toujours s'illusionner sur sa longueur.

Cette allégorie charcutière rappelle aussi la ressemblance entre le charcutier et le chirurgien. Ce rapprochement me donne la chair de poule. Le bistouri qui découpe les chairs fragiles de mon sexe, de mon ventre, qui fait ressortir le gras, et les doigts agiles du chirurgien qui attrape la tumeur et l'arrache à mon corps. C'est trop tard, il le sait, les métastases sont partout mais le

chirurgien ne s'arrête pas à ça, il parle de dernière chance et il taille et charcute et je n'ai aucune anesthésie pour m'empêcher d'avoir peur dans la nuit noire, je ne peux que me mâchonner les lèvres pour ne pas crier.

La fatalité est en marche. Depuis ma naissance quelque chose en moi sait que je vais mourir d'un cancer. Et me voilà condamné, glosant sur la banale plasticité du temps. Cette maladie bouleverse mes repères. La succession naturelle des générations, sur laquelle je m'appuyais en toute confiance, s'est effondrée. Mon père s'est repositionné à une place inattendue, beaucoup trop proche de moi. Jusqu'ici il traçait sa route loin devant, comme un lumignon très utile. Il m'indiquait la direction et il me rappelait discrètement, de temps en temps, que moi aussi j'allais vieillir, et qu'il fallait profiter de l'existence tant qu'on est presque jeune. Mais surtout la présence paternelle était censée me protéger de la mort comme un rempart puissant, épais des quelques trente ans qui constituent notre différence d'âge. Et papa m'abandonne lâchement, en terrain découvert, me laissant seul face à d'innombrables métastases. Je mourrai avant lui, si ça se trouve. L'impossible va arriver.

Devant le résultat de mes analyses, mon cerveau s'est mis en pause. Un blanc cérébral assez court, sur lequel s'est affichée une méchante constatation : «Ça y est, c'est mon tour.».

Après ce blanc j'ai recommencé à penser, à toute allure. À penser et avoir peur. À avoir peur, surtout.

- Je vais mourir.

- Moi aussi, ne t'inquiète pas.

J'avais un apéritif programmé avec des potes en début de soirée. Les circonstances me poussaient à annuler pour m'isoler dans ma frayeur naissante. J'ai réfléchi. Cela revenait à s'enterrer tout de suite. À me glisser dans un cercueil de fortune et à refermer le couvercle. À disparaître encore plus vite que ne le voudrait le cancer. Un sursaut de vitalité m'a exhorté à sortir. Manière de me prouver que je n'étais pas encore mort. Et, accessoirement, de me distraire.

Arrivé au bar je me suis fait servir un Côtes du Rhône. J'ai regardé mon verre et une pensée électrique m'a foudroyé la tête : c'était un de mes derniers Côtes du Rhône. L'angoisse m'a débordé. Je n'ai pas pu m'en empêcher, j'en ai parlé à mon voisin. Antoine, un ami. Je l'ai provoqué sous une forme brutale, discourtoise même. Ça tombait comme un cheveu sur la soupe, j'avais sauté les préliminaires et le contexte, je lui ai balancé à la figure l'expression la moins civilisée de la pensée humaine :

- Je vais mourir.

J'ai récolté ce que je méritais : une boutade.

- Moi aussi, ne t'inquiète pas.

La pirouette qui permet à l'ami de se reculer à une distance supportable. Parce qu'on n'aime pas que les gens vous interpellent avec la formulation impudique de leurs inquiétudes. Parce qu'on n'est pas obligé de croire quelqu'un qui vous informe de son cancer en phase terminale au détour d'une porte. On le renvoie à ses préoccupations en proférant cette défense universelle : tout le monde est mortel.

Antoine m'a remis à ma place. Il n'allait ni me plaindre, ni écouter la suite. Il faisait comme si je me lamentais d'avoir deux pieds, comme si, absurdement, je n'acceptais pas ma condition d'homme. Mon ami n'est ni égoïste, ni insensible. Sa réaction ne m'a pas surpris. N'importe qui à sa place aurait agi de la même façon. La certitude de mourir bientôt ne se partage pas. Qu'on soit seul devant sa mort, devant ses douleurs, et sans doute devant la plupart de ses joies, je le savais déjà.

Ma vessie en loques ne me suffisait pas. J'ai la migraine, en plus. Ça a commencé à quatre heures du matin. Une douleur diffuse, incertaine, tournoyant sous mes orbites. Je m'en serais volontiers passé. Depuis que je sais que le cancer existe et que je crains de mourir cancérisé, il y a deux cancers dont je ne veux pas. Les cancers du bas ventre, tout ce qui touche la matière molle autour de la vessie, de la prostate, des testicules, le cancer qui te rend impuissant, qui te réduit à passer des mois à regarder ton sexe mou avant de crever. Tout ce qui fait que tu finis par

P.E.N. Club de Monaco

porter des couches, par te faire dessus par devant et par derrière. Tu n'as plus d'honneur, plus de plaisir, plus que tes yeux pour pleurer. Ton corps s'arrête au nombril et au-dessous ce sont les égouts, la frustration, l'horreur. Tu aurais envie d'une scie circulaire pour te débarrasser de ta moitié inférieure.

Et le cancer du cerveau, parce qu'il détruit l'organe grâce auquel on sait qu'on est malade, qu'on va mourir, qu'on est vivant. Parce que je me fais une haute idée de ce qui différencie l'homme des autres animaux. Parce que là aussi je m'imagine en train de me scier l'os du crâne devant la glace, de soulever la calotte et de me gratter les méninges pour enlever les métastases sous forme de purée cancérigène collée sous les ongles. Parce que je ne veux pas passer des semaines attaché dans mon lit à baver, à me cogner contre les barreaux, à gémir des gémissements dans le noir. Et oui, c'est comme ça que ça finit, le cancer du cerveau. Comme un débris douloureux.

Dans la vie je n'ai eu ni chance ni malchance, dans la mort je touche le gros lot. Double jackpot. Un cancer de la prostate métastasé au lobe frontal. Les deux cancers que je déteste le plus. Ça me perturbe, que le destin ait attendu mon épilogue pour frapper aussi fort.

Je connais quelques athées qui s'interrogeraient. Ce hasard n'est-il pas un signe divin ? Un appel du pied ? Un clin d'œil macabre destiné à provoquer une conversion tardive ? Tu avais peur du cancer, tu as ignoré les ressources de la foi, tu périras par où tu as eu peur. Le message est limpide. Je le lis dans le noir de cette nuit qui joue les mauvaises conseillères. Je le lis, je le relis et je soupire. Me voilà devant le pari de Pascal. Je me retrouve en vrai devant la tentation de l'espérance de la foi qui pourrait me sauver de l'enfer. C'est autre chose que d'en parler avec des potes, de façon désincarnée. Ah oui ça remue autrement l'intérieur, ça interroge.

Pour l'instant je résiste. J'ai peur mais je résiste. J'ai mal partout et je serre les dents. Je ne vais pas abdiquer dès la première nuit. Je reste droit dans mes bottes de matérialiste condamné à mort. Pascal ne m'aura pas.

Un ami m'a dit un jour : si j'apprends que j'ai un cancer, mon premier mouvement sera la révolte. Face à un sentiment d'injustice. Mais comment se révolter quand on pète de trouille ? Quand la seule chose qui compte, c'est de savoir combien de temps on va survivre ? Ça sert à quoi de se révolter, quand on va mourir ? À rien. Moi j'aime les choses utiles. Cela dit, péter de trouille ne sert pas à grand-chose non plus. Je suis condamné à l'inutile, avec mon diagnostic de merde.

C'est bien que j'écrive mes états d'âme dans l'urgence. Si j'attends trop longtemps j'en oublierai des morceaux. Je transformerai la réalité, ou je n'aurai plus le temps. Ou je serai mort. Alors je noircis mes feuilles avec mon mal au ventre et mes migraines. J'ai un sentiment bizarre. D'avidité.

Dans la vie je me cache derrière des personnages. Je fais semblant de leur ressembler, ou vice versa. Beaucoup de gens font comme moi. Plus ou moins consciemment. J'invente des paravents fictifs, des masques qui me dissimulent. C'est un exercice d'imagination. Ou un travail d'équilibriste, selon les périodes. C'est surtout une protection majeure pour ma sensibilité. Au quotidien, avoir à sa disposition cette panoplie de doubles interchangeables est assez sécurisant.

Malheureusement, quand on est atteint d'un cancer foudroyant ça ne marche plus. J'en fais la pénible expérience, mes doubles ne me protègent plus. Mes doubles aussi sont malades.

Il fait nuit, je tourne dans ma tête que je vais mourir en bonne santé. J'imagine ma prostate gangrenée de cellules mortelles innombrables, qui gonflent et se déforment, et prennent des teintes violacées, sanguinolentes et envoient de méchantes métastases coloniser mes chairs fragiles et innocentes. Vision atroce.

Je décide de ne plus jamais dormir, pour profiter de mes dernières heures. Je prends des notes pour alimenter mon récit. Je me promets de le mettre en forme demain matin. Comme s'il y avait un temps nocturne pour le premier jet de mes pensées mal formées et un temps diurne pour leur organisation.

Je tremble. Mon cancer galopant m'obsède. Ma peur se fait plaisir. Heureusement que je digresse de temps en temps. Je peux penser dix minutes à autre chose, à mon père, au saucisson, à mes doubles. Quelle chance. Cela m'évite de rester figé dans la sueur de mes angoisses.

J'ai suivi un jour une formation d'expression orale. L'animateur, un homme charmant féru de psychologie, a profité d'une pause pour me dire que je lui semblais pertinent et dispersé. Cette analyse m'a paru juste. Depuis je m'en sers pour m'expliquer à moi-même, quand je ne me comprends pas.

Pertinent et dispersé, c'est flatteur et ça dédouane de toute obligation de résultats. Ça m'arrange. La dispersion c'est le mieux, ça décrit tous mes doubles en un seul adjectif. C'est tellement confortable. La pertinence c'est plus délicat, ça ne se commande pas. J'ai une pertinence plutôt intérieure, en fait. Ma timidité l'empêche de s'exprimer. Je ne sais pas comment mon formateur a fait pour la saisir. Les gens ne voient en général que mon intelligence refoulée. C'est un spectacle peu lisible et de qualité douteuse.

Une question incongrue traverse mon lit dévasté : qu'est-ce que la vérité ? Je pourrais m'y intéresser. Elle détournerait mon attention, alors que l'aube tarde. Ce serait une élégante solution de facilité. Je chercherais à y répondre. Je m'enfoncerais dans une impasse obscure. Interrogation rabâchée. Réponse vouée à l'échec, puisque chaque lecteur reconstituera sa propre vérité. Chacun la sienne.

Question corollaire : faut-il dire la vérité ? Choisir des anecdotes fausses pour les croire vraies ? Prendre des secrets réels pour une mascarade intellectuelle ? J'évacue ces questions. Je ne tiens pas à m'enliser dans ce bourbier. Si on ne peut pas connaître la vérité, la réponse est simple : on ne peut pas la dire. On peut dire n'importe quoi. Tout se vaut. Aucune importance. Voilà pour la vérité. Fin de la parenthèse.

Les digressions me déçoivent. Elles étaient censées occuper le terrain et elles l'abandonnent trop vite. Même la vérité ne tient pas la distance. On ne se cache pas longtemps dans les digressions. La mort vous y trouve toujours.

La vie est courte et les nuits sont longues. Cette observation classique prend toute son acuité dans ma situation. Mon espérance de vie se raccourcit à vue d'œil et cette nuit d'insomnie parait interminable.

La peur précède la mort comme une ombre portée vers l'avant. Elle attendait patiemment que mes digressions soient terminées. La voilà de nouveau collée à moi. Elle ne me lâchera pas. Elle restera en ma compagnie jusqu'à la fin. Quand je pense au mal que j'ai à finir. Je déteste mettre un point final à quoi que ce soit. Une liaison par exemple. Je ne suis pas le roi de la rupture. Que ce soit moi qui parte ou que je sois abandonné, c'est toujours languissant et pathétique. Quant au nombre de chantiers que je commence et que je laisse en plan, inachevés et par là même inutiles, mieux vaut ne pas y penser… Je préfère la conception à la réalisation, c'est mon point de vue artistique sur les choses. Il s'oppose à mon amour pour l'efficacité. Ce qu'on appelle une dualité sans issue.

Je ne sais pas achever le morceau. Je romps devant les obstacles comme un cheval rétif. En conséquence je n'ai pas très envie de mourir. On s'en serait douté. Je n'ai ni la carrure des héros décimés au champ d'honneur, ni l'inconscience des grands morts, des stoïciens empoisonnés pour leurs idées. Je suis comme la plupart de mes congénères, humainement attaché à la vie.

Il faut que je rajoute que je mourrai mal. Je vous préviens, je ferai un agonisant pitoyable.

L'aube a bien voulu se lever et j'ai entamé le deuxième jour. J'ai essayé de faire semblant d'être en bonne santé, pour ne pas gêner les gens. L'expérience de la veille avec Antoine m'avait servi de leçon. J'ai mimé le survivant bien vivant, et j'y suis à peu près arrivé. Cet exercice m'a occupé et ça m'a fait du bien.

Je mens. En vérité je me suis senti toute la journée comme un mort-vivant au milieu des vivants. La nuit le mort-vivant, solitaire, ne se distingue pas des vivants. Sous le soleil, en pleine lumière, il apparait tellement différent. Toute la journée je me suis trainé, anesthésié par la trouille, bourré de mort jusqu'à la gueule, embrumé de fatigue. J'ai réussi à avoir l'air de rien, mais j'avais peur de me faire remarquer. De sentir mauvais. Des relents de chair en décomposition. J'inspectais la couleur de ma peau, je vérifiais que je n'étais pas en train de me putréfier. Je reniflais mes mains, l'odeur ne me rassurait pas. J'avançais dans un état inconnu, mort demain, plus rien de vivant. Comment les autres ne s'en sont-ils pas rendu compte ?

P.E.N. Club de Monaco

Attiré par les effluves de mon futur cadavre, le pari de Pascal est revenu me visiter. Pas exactement Pascal, plutôt la question pourrie du bien et du mal. À quelques encablures du Jugement Dernier, j'ai pompeusement essayé de clarifier ma vision de la responsabilité individuelle.

Pour faire bref je me considère comme un individu responsable qui ne croit pas au libre arbitre. Et je suis tenté de reporter la responsabilité de mes actes sur les autres. Sur mon père, par exemple, qui apparaît comme une merveilleuse cible au milieu du paysage judéo-chrétien. D'autant qu'à son âge, tout fragile qu'il est devenu, il ne peut se défendre de l'avalanche de maux que mon irresponsabilité se plait à lui décharger sur les épaules.

J'épargne par contre ma mère, parce qu'elle n'a jamais vraiment maîtrisé sa propre existence. Je ne peux l'imaginer essayant de manipuler la mienne. Mais que dire des autres femmes ? J'accuserais volontiers mes amantes d'avoir abîmé ma nature innocente. C'est commode. Et malhonnête.

Je déteste ce genre de controverse foireuse. Pour m'en débarrasser je convoque des rudiments de philosophie. Je m'en sers comme de briques de Lego pour élaborer une construction lourde, destinée à dissimuler mon absence coupable de culpabilité. Je tente de me réfugier derrière cette masse informe.

Mais c'est impossible, d'évacuer ma responsabilité comme ça. Ma pire faute, attraper un cancer, c'est moi qui l'ai commise. Il a bien fallu que ma tumeur trouve un fumier propice à sa croissance. J'y suis pour quelque chose, par définition. J'ai fait de ma prostate un terrain favorable. Je mange mal ? J'ai une vie malsaine ?

À quoi vous raccrocher quand un bout de votre corps tue le reste ? C'est insupportable, cette violence de la maladie qui transforme l'image qu'on a de soi. Au départ je suis envahi par un truc qui me semble étranger. Une pourriture venue de l'extérieur pour s'accrocher à mes organes et me ronger et finalement mourir elle-même absurdement en me tuant. Et cette horreur réussit à me persuader qu'elle est là depuis toujours, en attente, que c'est de moi qu'elle procède. Je suis cette tumeur. Cette tumeur est moi. Je serais dégradé par nature. Je l'aurais laissée grossir. Ma tumeur ressemble tellement à de la chair humaine que je suis obligé de croire que nous sommes une seule et même entité. Que mon corps n'est pas ce que je pensais. Qu'il se détériore volontairement, à contrecœur de ma volonté. Ce délire d'identité me donne la nausée.

La seconde nuit j'ai plongé dans mon agonie sans retenue. Je suais à grosses gouttes, trempant mes draps, ma couette, mon oreiller. Et en même temps je grelottais de froid. Je me tournais et me retournais dans mon lit. J'en suis sorti pour aller boire un verre de lait. Ce remède miracle de ma grand-mère, destiné à convoquer le sommeil, n'a jamais marché avec moi. Pas davantage cette nuit que les fois précédentes. Alors je me suis assis dans mon fauteuil avec un livre.

En m'installant je pensais que je n'arriverais pas à lire. J'avais conscience de chercher à me piéger moi-même, ce qui est difficile parce que j'étais au courant que je voulais détourner mon attention. J'ai quand même ouvert le livre à la page où je m'étais arrêté, marquée par un ticket de bar. J'ai d'abord lu le ticket, une bière pression commandée le 29 février à 18 h 42. Je me suis souvenu que ce jour-là mon voisin de bistrot m'avait exposé une théorie compliquée sur le lien entre les gens dans une société devenue horizontale. Je suis poli, je l'ai écouté, et sa péroraison a duré le temps de siroter mon demi.

29 février. Il y a une semaine. J'étais vivant, je me croyais définitivement immortel. En retrouvant mon ticket j'ai pris conscience de cet aveuglement. Je me suis dit que j'aurai désormais moins de patience. Si je recroise un bavard de ce genre je l'enverrai paître. C'est normal, à l'article de la mort on ne perd plus son temps. On n'écoute plus un inconnu théoriser pendant des heures sur la dégradation du lien social. On se consacre à profiter de ses derniers instants.

Et puis j'ai tordu la bouche, dubitatif. Je me suis dit que si, justement, on pouvait l'écouter. J'étais dans cette situation que l'on interroge dans les magazines récréatifs : que feriez-vous s'il ne vous restait que quelques heures / jours / semaines à vivre ? Il y a autant de réponses que de gens. Et même, sans doute, autant de réponses par personne que de moments où vous leur posez la question.

Je ne savais pas exactement de quoi je voulais profiter. Et j'étais dans un état trop lamentable pour profiter de quoi que ce soit. Alors je me suis repassé la scène. Curieusement, a posteriori, devenu conscient d'être mortel, j'ai refait en imagination ce que j'avais fait dans la réalité, quand aucune menace de mort n'obscurcissait mon destin : j'ai réécouté mon voisin de bistrot. Sans impatience. Et même je me suis pris au jeu et nous avons conversé tant et si bien que j'ai commandé une seconde bière.

En fait écouter un inconnu ou ne pas l'écouter, dans la réalité comme en imagination, sachant ou non qu'on est mortel, c'est pareil. Rien n'a d'importance.

J'ai ensuite repris mon livre. Un roman dont j'ai parcouru quelques chapitres sans que l'existence de cellules malignes en phase de multiplication exponentielle dans mes matières molles trouble ma concentration. Et puis l'angoisse est revenue, par un mécanisme obscur. Une sueur froide m'a fait trembler. Je suis retombé dans les frissons, avec le cerveau compressé et les dents qui claquent, manifestations incontrôlables de l'homme dominé par la peur de mourir. C'était trop douloureux, cette fois-ci, atroce, je ne pouvais pas le supporter. Alors j'ai tenté de maîtriser cette sueur froide en lui disant que la valeur de la vie ne tient pas en sa durée, mais en la conscience de son accomplissement.

Cette réplique improvisée m'a bluffé. Son contenu superbe m'a stupéfait. Je me suis applaudi intérieurement et j'ai repris ma lecture. Mais mon sang froid a ses limites : je ne parvenais plus à déchiffrer un seul mot. J'ai encore passé un moment à la cuisine, pour me faire chauffer un second verre de lait, subterfuge dont j'avais déjà testé l'inefficacité sur ma constitution. Je l'ai bu. Je me suis recouché.

Je me suis relevé presque aussitôt, pour aller aux toilettes. Uriner m'a arraché le bas du ventre. J'ai regretté d'avoir bu tant de lait, de m'être rempli la vessie. La vider était si pénible. Il faisait nuit, dans le silence battait mon petit cœur avide de vivre, j'ai porté mes mains à ma poitrine, pour sentir ma vie cogner contre mes côtes. J'ai éclaté en sanglots. Je suis resté longtemps debout, à ne penser à rien, le désespoir me tenait lieu de cerveau, je me suis secoué, je suis retourné au lit.

J'y ai conforté ma décision récente sur la meilleure manière d'occuper le temps précieux qui me restait à vivre : je n'allais rien changer à mes habitudes. Je me suis demandé si j'étais sûr de moi. Notamment pour mon travail. Depuis toujours je me dis qu'à la première alerte je m'arrêterais d'aller au bureau. Rien ne me lie à mon entreprise, ni à mes collègues. Je n'ai aucune attache et aucune prétention professionnelles. Et bien voilà : l'épreuve des faits est une surprise permanente. On ne peut rien prévoir de ses réactions face à des métastases traîtreusement sorties du bois. Je retournerai demain au bureau. Parce que cela me fera du bien. Par quel mécanisme je n'en sais rien. Mais j'irai. Le cancer fait changer d'avis sur des trucs imprévisibles.

J'avais du mal à me croire. Il m'a fallu repasser plusieurs fois ma décision au crible. Quand j'en ai été bien convaincu je me suis mouché. Et puis je me suis réjoui : mon futur était réglé.

Mais le futur n'est rien, quand on est affublé d'une maladie mortelle. Le passé est tout.

Une nouvelle sueur froide m'a aspergé. Mes souvenirs ont débarqué en bloc pour me rappeler combien c'est beau, la vie. Mes faux souvenirs, ceux que je n'avais pas vécus et que j'aurais voulu vivre se sont également convoqués dans la noirceur de cette nuit faisandée, pour raviver mes regrets de ne pas les avoir vécus. Tout ça en même temps, en avalanche, en coups de poing, en ce qu'on voudra de violent et de désespérant. La conscience de l'accomplissement de mon existence, évoquée ci-dessus d'un ton bravache, s'est révélée bien fragile devant cette nouvelle attaque. J'ai encore sangloté un moment. Je n'aime pas parler de mes sanglots. J'essaie de vous faire grâce des instants pathétiques et larmoyants qui ont émaillé ma tentative de survie honorable. Mais il faut savoir que j'ai usé beaucoup de Kleenex, ces nuits-là.

Il y a des gens qui arrivent à se réjouir de leurs bons souvenirs sans perdre de temps avec les mauvais. D'habitude je fais partie de cette catégorie. Mais j'ai commencé ma seconde nuit de condamné dans un accablement terrible. Je ne voyais mon passé qu'à travers un éclairage assombri. Les bons moments me désespéraient parce qu'ils étaient terminés. J'avais l'impression de ne pas en avoir suffisamment profité. Ils ne repasseraient plus. Ils mettaient en valeur, par

contraste, les mauvais moments auxquels je ne pense pas, auxquels en tous cas je m'efforce de ne pas penser, mais qui ont laissé leur trace dans mon cerveau, même impensés…

Et puis ma mémoire a bien réagi. Elle a fait une sélection. Elle s'est concentrée sur des souvenirs agréables. Mes anciennes amourettes sont revenues en force à la lumière. Pas, comme je l'aurais cru, mes grandes histoires d'amour. Non. Je n'ai pensé qu'à mes aventures d'un soir.

Ma mort prochaine relativise l'importance des choses. Dans cette perspective, la vie de Mozart ne vaut rien. Les écrits de Platon ou de Confucius ne me sont d'aucune utilité. Édifiants, certes, et alors ? De quelle édification ai-je besoin quand ma dernière heure approche ? Une seconde de vie supplémentaire vaut plus que tout. Je me l'octroie en échange de vingt philosophes. Je suis prêt à sacrifier des peuples et des civilisations pour durer encore un peu. Les Étrusques, disparus, la Renaissance, effacée, les Incas, balayés de la surface du globe… Moi, ici, tout petit, protégé, dans ma chambre épargné, survivant quelques heures de plus. Il n'y a que ça qui compte. L'important c'est la minuscule histoire d'un minuscule humain qui sait qu'une fois mort, les Lumières et la physique fondamentale ne lui rendront pas la vie. Et ne lui assureront en aucun cas la certitude d'une existence éternelle sous quelque forme éthérée que ce soit. Alors autant remettre ce beau monde à sa place. À sa place de contexte, au cœur duquel seule ma pérennité a de l'importance.

Quand on va mourir, les petites anecdotes de la vie deviennent les plus sérieuses. Parce que ce sont les plus nombreuses. Dix gueuletons campagnards valent plus qu'un restaurant étoilé. Dix bières davantage qu'un verre de Pomerol. La vie se mesure en unités tangibles, grasses, pleines de goût, d'émotions, de chair, de couleurs. C'est au poids ou au volume qu'on se réjouit. Une vie longue et bien remplie, voilà comment ça se dit.

Dix amourettes m'ont donné satisfaction quand un grand amour ne me laisse, je m'en rends compte aujourd'hui, qu'amertume et regrets. Une sensation imprévue de gâchis, de temps perdu, comme si l'atavisme des premiers âges s'invitait à l'heure du bilan. Foin de romantisme civilisé, mon cerveau de mourant est un cerveau de grand singe. Je pense avec ma capacité de reproduction. Je préférerais avoir fécondé dix femelles et assuré la perpétuation de l'espèce plutôt que d'avoir conté fleurette à une seule dulcinée. Je compte et recompte les femmes dont j'ai partagé l'intimité, et je me réjouis de leur nombre.

C'est vrai de toutes les petites choses. C'est la quantité des événements infimes que j'ai oubliés qui fait ma vie. Je n'en ai aucun souvenir, je ne me souviens d'aucun détail, j'ai simplement la conscience d'avoir vécu, en bloc. Tout ce que j'ai oublié, c'est beaucoup. Tout ce que j'ai vécu de banal me constitue.

Voilà quelle leçon philosophique a distrait ma panique. Je veux rendre justice à la quantité, souvent méprisée. Elle seule permet la diversité des regards, des voix, des émotions. Elle seule fournit à l'homme suffisamment de matière pour rassasier son appétit de la vie.

Cela n'empêche pas que je vais mourir dans d'atroces souffrances physiques et mentales. Cette agonie risque de me le couper, mon appétit de la vie ! Nouvelle séance de sanglots. Interrompue par la question de l'euthanasie. J'ai tellement peur. J'ai tellement mal quand je pisse. J'ai peur d'avoir de plus en plus mal. J'ai pris deux aspirines et ma tête bat. Je sens mon cerveau comme contenu dans une camisole de médicaments, prêt à redonner ses petits coups de couteau sous les yeux et dans la nuque dès que l'aspirine aura fini son effet. Je ne supporterai pas ça longtemps. Que vais-je faire ? Me tuer, ou me laisser mourir après m'être assommé d'antalgiques ? Alternative enthousiasmante ! L'option romantique demande trop de courage, l'option médicale me noiera dans l'abrutissement. Ce débat est prématuré. Quand j'aurais trop mal, quand la morphine n'y suffira plus, quand la peur me tiendra lieu de conscience, la réponse viendra d'elle-même.

Le malheur n'est pas d'être malheureux, c'est de ne pas parvenir au bonheur. Et si je n'étais ni heureux ni malheureux ? Si je n'avais jamais été ni heureux ni malheureux ? Si je m'en foutais ?

Ce texte n'est pas très structuré. J'empile des réflexions hétérogènes en mille feuilles avec des trucs qui n'ont rien à voir, des tranches de sanglots et des intimités mal contrôlées. Je pleurniche et je réfléchis en même temps. Cela donne des pensées foisonnantes, un

bourgeonnement de styles déroutant. Les recadrer, ce serait trahir l'irrationnel. Or je ne suis pas un traître. Je laisse faire. Ça ressemble à ce que ça peut.

Tous mes moi me plaisent. Je n'ai de relation privilégiée avec aucun d'entre eux. Mes doubles éparpillés ont tous droit à la vie. Certains s'attachent à leur existence, d'autres la quittent avec un petit sourire énigmatique. Ça aussi je laisse faire. Ne comptez pas sur moi pour m'en mêler. Autant chercher la lumière dans la nuit. Qui c'est, moi ? Mes plusieurs moi, qui sont-ce ? Beaux sujets. Beaux objets. À regarder de loin. Même si j'avais envie de me rapprocher, on ne voit rien, dans cette obscurité.

Tous mes moi vont mourir d'un coup, cela suffit à achever le tour de la question, je crois.

Je pleure je pleure je pleure merde quand est-ce que je vais arrêter de pleurer ?

Le corps est une mécanique de précision. Ses qualités n'apparaissent que lorsqu'il se dérègle. Je vis avec mon corps comme avec une évidence abstraite, je ne l'intègre pas dans le quotidien. D'une certaine manière l'esprit m'est plus tangible que le corps. Ce qui fonctionne au jour le jour, c'est la pensée. Je réfléchis, je projette, je parle, j'entends, je sens. Même quand je fais du sport, c'est dans la tête que ça se décide, que ça fait le bilan. Ce dont j'ai conscience, c'est d'une essence. Être beau. Être ce footballeur dont le pied gauche vient de marquer une reprise de volée acrobatique. En être heureux. Ce n'est pas réellement perçu comme physique. Quand je rentre sur le terrain, ce sont le fait d'être vivant, la couleur ondulante de l'herbe et l'apparition d'un rayon de soleil qui flattent agréablement ma cervelle, trop élaborée pour laisser aux seuls muscles, à ma seule peau la jouissance de l'instant.

La maladie procède de la même ambivalence. Au début mon corps se rappelle à mon mauvais souvenir. J'ai mal, je souffre. Les organes prennent leur revanche. Ils portent, ressentent, expriment la maladie. Mais le cerveau reprend vite le contrôle. Je viens à peine de tomber malade et déjà je pense le cancer, je l'élabore, je le classe.

Même ma douleur s'intellectualise. Dès le second jour elle s'est déplacée de l'endroit qui souffre vers l'endroit qui pense. J'ai mal *au* bas-ventre et *dans* la tête. Je suis passé à autre chose : être malade, paraître malade, demain me soigner… Mon cerveau regarde mon pubis souffreteux, il le prend en pitié. Il ne ressent la douleur qu'après un long trajet à travers l'abdomen, le thorax, le cœur. Ce parcours l'a modifiée. Étalée, chosifiée. Arrivée à destination j'ai du mal à la décrire. J'ai envie de parler de cette lourdeur lancinante de la prostate, de ces déchirures de la vessie, de mon sexe découpé au ciseau mal aiguisé. Ce sont des mots qui ressemblent à ma douleur, ce n'est plus ma douleur en tant que telle. Il faudrait que j'écrive avec mon sexe, c'est lui qui a le plus peur, il est au plus près du carnage, les coups de ciseau le traversent. Il saurait raconter, lui…

Aujourd'hui, ma maladie a à peine enfoncé ses canines gourmandes dans ma masse cérébrale. Elle n'a pas encore décervelé le malade. Ma tête reste en état de commander. Elle revendique la douleur, elle joue entre la peur et l'écriture de la peur. Elle apprécie la nouveauté et la violence de ses sentiments.

J'ai l'impression qu'avec le temps je pourrais m'y habituer. Comme si je venais de m'installer dans un nouvel appartement et qu'il me fallait un peu de temps pour retrouver le confort du précédent. Un peu désorienté au début, et puis on s'habitue. Mon écriture, par exemple, a l'air de changer. Elle prend davantage ses aises, je suis moins happé par le stylo, je me pose pour faire des phrases.

Quand mon cancer avancera vers sa phase terminale, la maladie reprendra les rênes. Elle donnera des éperons, à bride abattue jusqu'à l'agonie, sans laisser une seconde à mon esprit pour respirer. Homme pensant balayé par l'ouragan des métastases. Homme vivant réduit à cette ligne de front douloureuse entre le sain et le malsain. Malade objet de sa maladie, réduit en lambeaux. L'affection mortelle me ramènera à ma dimension biologique. Je suis un animal. Je ne suis rien d'autre qu'un animal.

Je ne veux pas combattre ma douleur. Je veux la sentir. Sinon je deviendrai un légume. Si on se noie dans la morphine on est comme mort. Autant se débrancher et disparaître. Quand on sent sa souffrance on peut négocier avec, on est vivant. Ma douleur mérite d'aller jusqu'à sa fin naturelle. Entière, brute de fonderie. C'est ma théorie. Cette nuit, cette aube, ce matin incertain,

P.E.N. Club de Monaco

je pense ça. Je pense même que j'ai tort de prendre de l'aspirine. Je vais arrêter. Pour me sentir vivant tant que je suis vivant ! Cette position est certainement vulnérable dans la durée, mais j'aimerais m'y tenir.

Si on réfléchit bien, le seul moment où le cerveau s'efface devant le corps, c'est durant l'acte sexuel. C'est une des raisons pour lesquelles j'aime tant faire l'amour. Pour arrêter de penser, de temps en temps. Or l'impuissance est la première conséquence du cancer de la prostate. Je vais donc dire adieu à mon activité favorite. Adieu aussi à mes amourettes, par force. Adieu à la vie que j'aime, quoi. Et puis adieu à la vie tout court…

J'ai déjà rêvé que je mourais. J'étais dans une couchette de train, un voyage à travers la France, je dormais, pour mourir je passais à travers une porte figurative ouverte entre du blanc éclatant et du noir absolu, une imagerie banale. J'ai basculé du côté sombre, j'ai entendu un bruit de tissu déchiré et j'ai eu un réveil de cauchemar, glacé, tremblant, tétanisé.

Là c'est l'inverse, je suis réveillé et je n'arrive pas à imaginer comment ça se passe quand on meurt. Mon cauchemar du train ne m'inspire guère. Je ne crois pas à cette histoire de tunnel, de noir et de blanc. La mort c'est autre chose. Mais quoi ?

Je suis glacé. Je me lève, je pose deux couvertures supplémentaires sur ma couette et je suis toujours glacé. La nuit s'achève dans un tremblement incontrôlable. Je prends une douche brûlante, je me couvre comme une bête frileuse, je pars à l'assaut du dehors. C'est l'hiver, je fais de la buée avec ma bouche, une manifestation rassurante de la vie, de mon corps chaud qui avance, de mes poumons qui fonctionnent, d'une existence affirmée au milieu des autres existences. Je suis le seul à savoir que ce miracle va cesser.

Je marche résolument vers mon travail, celui que j'avais juré d'abandonner à la première alerte médicale. Je ne comprends toujours pas ce qui me pousse à sortir. Dans la rue, au bureau, je me sens plus seul que dans mon lit. Ces gens autour de moi ne me ressemblent pas : ils sont vivants et inconscients de l'être. Alors je pense, je pense au fait de vivre, je pense toute la journée, et j'emmagasine des pensées que je mettrai plus tard noir sur blanc, et ainsi de suite jusqu'à ce que mort s'ensuive…

Il me semble que la mort préoccupe moins les gens que la maladie. Moi-même, si je suis obligé d'aller à l'hôpital pour me faire opérer ou pour une sale chimio, la maladie m'occupera à plein temps. Mais fondamentalement c'est la mort qui m'obsède. Cette putain de fin qui arrive trop tôt et que je vais foirer. Je n'aurai jamais le temps de m'y préparer.

Les fins me martyrisent. Les commencements sont plus faciles à traverser. Dans la vie, on ne se dit pas : attention, là, ça commence. Non. On ne sait pas que ça va commencer. C'est toujours commencé. Dès que la vie est accouchée, elle se déroule. Dès que les premiers regards se croisent l'aventure est lancée. Dès que la prostate se met à déconner on est dans le cancer.

On n'échappe pas à son début et on ne peut jamais revenir en arrière. On peut prendre les détours qu'on veut, donner l'apparence d'une ébauche, placer des leurres mais personne n'est dupe : la représentation est lancée dès que les acteurs sont sur scène. La vie jaillit au miracle de l'accouchement et elle est là, elle survient en permanence.

Pour débuter il n'y a rien à savoir, rien à préparer. Il suffit de se laisser mener. Le temps déroule des débuts en pagaille, c'est son rôle. Je n'ai qu'à suivre son rythme avec obéissance. Aucun rapport avec la fin. La fin est devant moi, comme un mur mental, et je n'arrive ni à ralentir avant de la percuter, ni à l'effacer.

J'ai écrit que le futur n'était rien. Aveuglement spectaculaire. Ou pirouette de matamore. Il existe un futur qui m'échappe, dont mon cancer foudroyant va me priver, et je déteste y penser parce qu'il me manque déjà. Ça ne sert à rien d'y réfléchir, ça me met dans l'état d'une vieille serpillière dont le tissu se délite.

Le passé est aussi douloureux, mais il est plus concret. Je peux dresser sans hésiter la liste des choses que j'ai beaucoup aimées. Dans cette liste il y aurait mes amourettes, bien sûr. Un grand vin. Un point gagné au filet contre un adversaire coriace. Un coin de feu de cheminée, une partie de belote, un livre, une pièce de théâtre… Et aussi, à une place privilégiée, mes nuits

d'errance dans les rues humides d'une grande ville, à jouer le rôle d'un de mes doubles, l'homme incertain perdu au pied des immeubles, vagabondant en bas de chez les gens confortables, marchant et rebroussant chemin, indécis, seul. Il y aurait un succès scolaire, je sais lequel, et une fessée de mon grand-père pour faire bon poids. Il ne peut pas y avoir que des choses agréables, dans cette liste théorique.

J'oublie le plus important. L'odeur des dunes le matin, dans les Landes, au mois de Juillet. Le soleil se lève sur son horizon de pins maritimes, la brise de terre apporte une forte odeur de résine et de rosée, la brise de mer apporte le sel et l'écume, une odeur humide indissociable du ressac des vagues sur la plage, de la texture du sable sous mes pieds, sous mes doigts. Je suis assis devant l'Atlantique, j'aspire un air pur, primitif, indépendant de l'humanité, j'aspire l'odeur originelle de la Terre, celle qu'ont respirée les premiers animaux sortant de l'océan. En Juillet l'aube se lève tôt, rien ne bouge, rien ne bruisse, je me confonds avec la dune, avec l'eau, avec la création du monde.

J'avais sous-estimé cette sensation. La maladie ne me laisse aucune perspective de la revivre. Le cancer exacerbe l'émotion implacable de cette aube enfouie dans le sable, face à l'immensité océane, avec son vent léger pour unique compagnon.

Si je me recule un peu, si j'esquisse un plan large autour de ma silhouette minuscule posée sur la dune, la perspective de mourir se transforme en une question intéressante : à quoi sert de vivre ? Question que j'efface aussitôt pour concentrer mes faibles moyens sur : que faire si je reste vivant ? Ne rien changer à mes habitudes, c'est décidé. Mais je peux aller plus loin. Renoncer, ne plus bouger, ce serait l'occupation idéale du sage. Toucher la mort du doigt (je devrais dire « toucher la mort avec son cerveau », mais l'image est assez bizarre) devrait me rapprocher de la sagesse. La sagesse d'oser ne rien faire. De cultiver mon penchant naturel. Un penchant plus radical que la paresse. Ne pas penser ni agir au-delà des fonctions vitales ou des jouissances primaires de l'instant.

Ce que j'appelle faire l'ours. J'ai vu un jour un documentaire animalier sur la sortie d'hibernation d'un ours pyrénéen. Ce mammifère puissant et placide pointe le bout de son nez hors de sa tanière, fait quelques pas dans la neige, s'assoit sur son gros derrière. Posé là, il se réveille doucement et lézarde au soleil. Il se laisse envahir par la chaleur du printemps nouveau. Il reste assis pendant des heures. Soudain il a faim. Il attrape des branches pour croquer des bourgeons bourrés de sève revigorante. Puis il fait quelques galipettes, quelques glissades, il joue. Enfin il s'éloigne et quitte le plan fixe de la caméra. Mon imagination anthropocentrique l'imagine vaquer à la recherche d'une femelle, elle aussi encline à jouir de la vie. Ils n'ont d'autre souci que de copuler sereinement. J'aime cet ours. Il est devenu mon modèle. J'aime faire l'ours, même si cela procède d'un certain effort. Faire l'ours devrait être naturel, mais le naturel de l'homme est bien dénaturé, en société, et je ne suis pas un vrai ours…

Ne rien faire. Gageure majuscule. Défi insensé. Lâcher mon stylo. Regarder. Cligner des yeux.

Ne rien penser ?

De ne rien faire à ne rien penser il n'y aurait qu'un pas. Inconcevable pour moi. Je pense tout le temps (sauf quand je fais l'amour). Si je ne pense pas je suis mort (et je ne peux pas faire l'amour tout le temps). Alors ne rien penser pour s'acclimater à la mort, c'est-à-dire en définitive pour être mort plus tôt, j'ai décidé que cela ne m'intéressait pas.

Je continue donc à penser, et je considère ce texte comme un testament. Cela me pousse à écrire tout qui me passe par la tête. Ça sort comme une source généreuse, indispensable, qui coulera jusqu'au bout. Des pensées, des conseils, des souvenirs. Toutes les pensées ? Tous les souvenirs ? Je n'aurai pas le temps. Je n'en aurai pas la mémoire.

Nous sommes la troisième nuit. J'écris parce que je suis seul. Solitaire. Il n'y a personne d'autre dans mon lit, ou dans ma cuisine à boire du lait chaud. Personne qui tente de partager, de comprendre. S'il y avait une femme à mes côtés cela ne changerait rien. Je serais seul autrement. Qui peut sentir ce que je ressens ? Qui peut être là comme moi je suis là ? Non, cette femme ne serait pas exactement avec moi, elle ne serait qu'une spectatrice. Ma pudeur s'en accommoderait mal. Je m'énerverais contre elle, alors qu'elle ne m'aurait rien fait. Je lui reprocherais d'être incapable d'être moi.

P.E.N. Club de Monaco

Le pire serait que ma compagne dorme pendant mes insomnies. Qu'elle me donne l'impression de ne pas être inquiète. Qu'elle essaye de me rassurer avec des arguments rationnels. Ce que j'attends, dans un couple, c'est le partage de l'irrationnel. Je n'entre pas dans le détail, mais c'est à cause de ça que mes grandes histoires d'amour ont échoué.

Visuellement les paragraphes de ce texte se suivent. Dans la réalité ils s'entrecoupent de longues et douloureuses séances passées aux toilettes, ou de noir brutal dans le cerveau, des coupures de courant dont je ressors abasourdi. Et je reprends ma respiration, et je me mouche, et je reprends ma plume, je n'ai que ça à faire.

J'aime écrire des lignes l'une après l'autre, des bribes. Une pensée écartelée, ou éclaboussée parfois comme un surplus d'eau en tempête. Qu'écrire d'autre que sa propre dispersion quand on est angoissé à ce point ? Des mots aux autres, sans structure, le vrai nerf de la peur, la mort approche.

L'entropie augmente déjà dans mon cerveau, avant d'exploser avec ma disparition. Je suis un corps physique qui obéit aux lois de la physique, un corps que la vie a organisé un instant et qui va retourner au chaos.

La pourriture. Les résidus. Les scories. Les cendres. J'ai assisté un jour à une jolie cérémonie. Des amis ont dispersé les cendres de leur mère, que je connaissais un peu, dans leur jardin. Ils avaient creusé un trou, ils ont vidé l'urne dedans, ils ont planté un olivier par-dessus. Je regardais la poussière grise, fluide, s'écouler hors du récipient et s'épandre sur la terre fraîchement remuée. Je me suis dit : comment ces cendres pouvaient-elles cuisiner un aussi délicieux clafoutis aux abricots ? Je me suis dit : si une telle chose m'arrive, que vont penser mes potes en me voyant ainsi répandu ? Ils vont se demander comment ces cendres ont pu marquer autant de buts. Vas-y, sors de ton urne et tape dans le ballon !

La mort va m'éviter de répondre à certaines questions qui me taraudent inutilement. Cela fait par exemple des années que je me demande comment bien vieillir.

Qu'est-ce que j'appelle bien vieillir ? Se complaire dans une retraite béate, répétitive et sans surprise ? Se modifier lentement en intégrant la sagesse issue de l'expérience ? Se renouveler régulièrement, changer de doubles ? Se transformer complètement en affichant des ambitions ?

Avant la maladie, ma pente naturelle me poussait à somnoler sans états d'âme en attendant une mort tardive. Aller au bout de ma volonté de ne rien faire, m'en repaître, en sortir terne et chiffonné, et sans doute un brin alcoolique, et serein. J'ai pris mon temps entre deux siestes, en n'entreprenant rien. Ce qui me donnait le moins l'impression de vieillir, c'était de me comporter comme une caricature de vieux, pensant et somnolant.

L'inverse fonctionnerait peut-être. Devenir un entrepreneur m'aurait-il rendu heureux ? Si ça se trouve, parcourir le monde m'aurait permis de résister à l'ennui et de me sentir durer.

Ces hésitations datent d'une époque où je croyais que je vieillirais longtemps. Elles n'ont plus d'importance. Je n'aurai pas à choisir ma voie. Ma voie s'est choisie toute seule, une voie de dégagement trop courte, idéale pour se fracasser à vive allure contre la rambarde en béton.

La nuit il est toujours plus triste de penser que le jour. Penser dans un bus, ou en marchant dans la forêt, ou au café, cela reste futile, ça peut s'évaporer dans l'atmosphère légère du jour. La nuit l'obscurité met la pensée en cloche, jusqu'à nous étouffer. Et dans cette nuit malade, dans le vase clos de mon cancer, je pleure longuement. D'où viennent ces larmes interminables ? Elles ne coulent d'aucun affect, d'aucune pensée construite non plus. Elles sont là comme obligées, comme pour démontrer que j'ai de la peine. Peut-être aussi pour soulager ma pensée de son poids humide.

Mes nuits voguent au rythme de ces sanglots intermittents. C'est assez pénible, et assez ennuyeux. Je ne veux pas vous embêter avec ça. J'évoque le sujet le moins possible. Comme une excuse, ou un chromo vulgaire posé sur le buffet de ma cuisine.

Mes larmes existent, je ne peux pas les cacher. La pudeur et le sens du ridicule ne m'arrêtent pas. Mais elles ne me font pas grand-chose, comme si elles étaient extérieures à moi. Inauthentiques. Je n'arrive pas à en dire davantage.

Je vais plutôt vous parler de la postérité. Il parait qu'il vaut mieux s'en préoccuper de son vivant. Que ça va si on a planté un arbre, ou fait un enfant, ou écrit un livre. On se survit de cette manière. Tu parles. Je n'ai pas d'enfant. J'ai planté une fois un noyau d'avocat dans un pot, il a germé et puis il a crevé avant d'atteindre vingt centimètres, je pense que ça ne compte pas. Et j'ai écrit quelques lignes depuis que je suis malade. Ce que je laisse de moi ne va pas peser lourd.

Si j'étais bien portant, cela m'intéresserait davantage de créer la trace qui parlera de moi plus tard. Pour une fois que je suis réveillé la nuit, je pourrais faire un effort. Me reproduire, non, il manque les principaux ingrédients. Mais replanter un avocat, en en prenant soin, oui. Commencer un livre que je ne finirais pas, que je ne ferais lire à personne, qui serait ma survivance occulte, encore mieux. S'agiter, faire du vent, n'importe quoi pour exister et croire que je ne mourrai pas tout à fait, parfait.

Mais je ne suis pas bien portant, je suis malade à en crever, je suis si fatigué, alors à part pleurer…

« Ce que les autres pensent de vous n'est pas votre affaire, c'est la leur ». J'ai pioché cette phrase dans un manuel de développement personnel. J'essaye de m'en inspirer mais elle ne m'imprègne pas. Ma nature s'y oppose. Je l'avoue, ce que les gens pensent de ma fragile personne est une obsession cachée.

Quand je serai mort ce sera pire. Autant la postérité des livres, des noyaux d'avocat et des marmots me laisse froid, autant le souvenir que je laisserai m'importe. C'est incohérent, je le sais, mais ça me mine. Devant mon urne, ou devant mon cercueil, les autres vont deviser à mon sujet. Sans s'imaginer l'importance que leurs propos futurs ont pour moi aujourd'hui. Ils se tromperont, forcément, puisque personne ne connaît la vérité sur mon compte, à force d'envoyer des doubles occuper le terrain à ma place. Et je ne serai plus là pour tenter de dire la vérité. Tant qu'on est vivant on peut laisser planer le doute, semer le flou, volontairement ou non, et envisager de retomber un jour sur ses pattes. Une fois mort, les autres pensent ce qu'ils veulent, ils l'expriment à haute voix, on ne peut plus les contredire. Je n'arrive pas à m'en ficher. Contrairement à ce que voudrait le précepte exposé ci-dessus, c'est mon affaire. J'ai peur de ce que les gens vont penser devant mon cadavre. Une vague d'angoisse sans remède. Une de plus.

Je les entends déjà parler d'échec. J'ai même une voix intérieure qui prononce ce mot. Attention, je ne suis pas Jeanne d'Arc. Je n'entends pas : « Boute l'échec hors de ton existence ! ». Non. Juste je suis moi, ce que je considère être ma personne à cet instant précis, et ce moi sait que des gens vont apprécier ma vie en termes de réussite. Compte tenu des barèmes sociaux qui servent traditionnellement à faire ce genre de bilan, on parlera plutôt d'échec. J'ai réalisé si peu de choses. On oubliera la pertinence, on retiendra la dispersion. Et ça me fait rire, d'un rire jaune (celui de l'humour noir), parce que j'aimerais qu'on parle au contraire de réussite à mon sujet. De mon point de vue, mon seul échec est de ne pas avoir réussi à en faire encore moins. Qui comprendra ça ? Je ne pourrai pas, une fois mort, défendre le bilan négatif de ma vie comme ayant été volontaire. Et pourtant, qui parlerait des occupations d'un ours en termes d'échec ?

L'échec d'une vie c'est comme la vérité, cela ne devrait pas avoir d'importance. Ça n'existe pas.

Durant ma courte existence je n'aurais pas changé la société. Ça tombe bien, je n'en ai jamais eu envie. Voilà un rêve d'adolescent qui n'a pas été trahi. Depuis tout petit j'ai horreur du changement. J'ai besoin de stabilité autour de moi. Je me tiens bien tranquille, caché au milieu de mes différents masques.

Je me rends compte aujourd'hui que je déteste les changements parce qu'ils préfigurent la fin. Mourir est le changement le plus atroce qui puisse atteindre quelqu'un. Il va me tomber dessus. Cela n'a servi à rien que j'essaye d'éparpiller ma nature en plusieurs personnages. Ce puzzle n'a pas suffi à déboussoler la mort.

Bon sang. Comment puis-je avoir aussi mal à un endroit qui m'a donné tant de plaisir ? Je ne pisse plus debout, j'ai trop peur de m'effondrer, terrassé par la douleur et la fatigue. Je m'assois

sur la cuvette, plié en deux, les yeux fermés, et j'écoute passer la douleur. J'ai l'impression d'avoir une pelote de fil de fer barbelé dans l'abdomen et de la dérouler très lentement à travers ma verge. Un arrachement interminable, pour quelques gouttes à peine. Une urine avare, presque sèche. L'urine que j'imagine être celle des morts. Tant de souffrance pour si peu. Et ça recommence dans une heure…

J'imagine mal la survivance de mon âme. Mais je peux esquisser les sensations qui la composeraient : le souvenir des vivants, la déformation des nuages, une course folle dans le vide, des chuchotements indistincts. Je voudrais surtout retrouver, au milieu de ces ombres, l'odeur des dunes fécondées par l'océan, à l'aube, au mois de Juillet. J'aimerais qu'on me promette que cette odeur sera là-bas, après la fin. Cela me réconforterait.

Ce texte est indépendant du fait que je crois ou que je ne crois pas qu'il restera quelque chose de moi après le trépas. Durant ce temps suspendu où j'attends la confirmation d'un diagnostic, où j'attends qu'on me condamne définitivement ou qu'un miracle me sauve, je m'en fiche, de la damnation éternelle, du Paradis et de la métempsycose. J'ai dit ce que je pensais du pari de Pascal, je ne reviens pas dessus, je n'ai pas changé d'avis malgré les assauts répétés de ma conscience inquiète. Une bonne fois pour toutes, la seule chose que j'envisage, ce sont les asticots.

À la rigueur mon urne funéraire me préoccupe. La crémation me tente, pour échapper à ces foutus asticots. Les cendres jouent mal au football, certes, mais les asticots c'est pire. Ça grouille, ça donne envie de vomir et ça ne sert à rien.

J'ai donc pris le temps de choisir une urne, parce que le magnifique objet que mes proches vont ranger dans un tiroir pour l'éternité, et qui est censé me contenir et me symboliser, double et redoutable privilège, je le préfère à mon goût. Cette urne sera mon ultime vêtement, celui que je porterai le plus longtemps. Je ne serai plus là pour le voir et je pourrais m'en désintéresser, mais je me suis permis une dernière coquetterie, pour la route. J'ai parcouru sur Internet des pages et des pages consacrées aux urnes, pour en sélectionner une. J'ai écrit la référence de ma préférée sur une feuille de papier, que j'ai posée bien en évidence sur mon bureau, pour que mes survivants puissent la trouver et accomplir ma dernière volonté.

Et puis j'ai déchiré le papier, quelques jours plus tard, quand il s'est avéré que mon diagnostic était erroné et mon affection insignifiante.

La bonne nouvelle est arrivée en deux temps. Ce matin un gentil monsieur a pris des images de mon intérieur et il a eu l'air de penser que mon état n'était pas si grave que ça. Il m'a dit qu'il fallait attendre encore un peu. Mes prochains résultats d'analyses devraient m'enlever mes dernières craintes.

Je n'aurais pas appelé ça des craintes. Ce terme m'a surpris, sur le coup. Mais l'échographiste en voit tellement, des malades pas malades, ou des malades très malades, qu'il utilise un mot assez convenable, finalement. Craintes englobe le vaste échantillon d'états d'âme qui transite dans son cabinet, dont aucun appareil ne révèle l'image, mais dont lui devine la diversité.

Je garderai des craintes jusqu'à l'arrivée de mes analyses. Je vais passer de terreur à craintes. Et je commence à regretter que terreur ne dure pas plus longtemps. Je sens filer, entre les méandres de mon cerveau, les millions de pensées confuses que la certitude de la mort commençait à élaborer. Je me rends compte que je ne les rattraperai pas. Je ne les penserai jamais et ça fait comme un grand vide, comme un gâchis. Il y avait une suite possible, des diverticules, peut-être même une fin, que mon agonie m'aurait inspirés. Je vais rater ça.

Je suis reparti de mon rendez-vous mi-figue mi-raisin. J'avais à la fois envie d'embrasser mon très gentil monsieur photographe d'intérieurs humains et envie de revenir en arrière, avant qu'il me rassure. Je me concentre sur ma terreur passée, pour essayer de la faire survivre au milieu de mes craintes à venir. Mais c'est raté. Je redescends à toute allure dans l'échelle des angoisses. On ne peut pas vivre à volonté dans la tension de la mort imminente. On ne peut pas pleurer des larmes inutiles à tire-larigot pendant des mois. Une fois guéri on ne peut plus se morfondre des nuits entières, coincé artificiellement entre passé perdu et futur impensable. On ne peut persister dans cette urgence d'écrire qui a pris possession de votre main droite et la manœuvre à votre place.

C'est en train de s'arrêter comme ça a commencé. La pression de ma certitude de mourir s'estompe, ma petite tête reprend forme. La forme stable de la tête de l'homme qui peut croire que sa condamnation est remise à une date inconnue, autant dire aux calendes grecques.

Dans cette dépressurisation brutale où m'a plongé l'annonce de ma probable guérison, je garde la sensation du décollement où m'avait envoyé la maladie. Un léger décollement entre moi et moi, entre le moi qui se sait mortel et celui qui se contente de vivre, deux personnages cohabitant dans la même enveloppe, avec deux degrés différents de perception. Je progresse vers ma mort, je la ressens, je ne la ressens pas. Coucou, caché. On aurait pu craindre un état de grande confusion. Pas du tout. Cette dualité souterraine s'est déployée dans une clarté limpide. Ma fausse maladie a servi de révélateur à mes deux élans vitaux, l'un inconscient de tout, l'autre conscient d'être mortel. Bientôt ces deux états vont fusionner, je coïnciderai à nouveau. Ma peur de la mort se désagrège. L'insouciance finira par triompher. Je vais oublier mon angoisse.

Ou je vais faire semblant de l'oublier. J'ai la chance de meubler mon existence avec des doubles, disponibles pour projeter plusieurs images de moi dans le monde. À l'avenir je porterai encore mon masque traditionnel, qui plastronnera son existence factice, moi posé devant une table de café, papotant ou lisant, inconnu et souriant et paisible. Je donnerai ce masque en pâture à la société et à ma propre duplicité. Il mènera une vie tranquille. Et derrière, coexistant avec lui et réservé à mon seul regard, j'en suspendrai un autre, le masque de facture récente qui a peur de la mort et qui se fiche d'avoir l'air normal.

Du moment que je m'y retrouve…

Cette histoire de doubles est une commodité psychologique. Je suis parfois tenté de croire que je perds mon temps avec ça. Que ça reste une aimable foutaise. Parce que quand je serai mort, je le répète, ce sera comme quand j'étais malade : tous mes doubles seront morts.

L'espoir ne signifie rien pour moi. Quand, il y a trois jours, j'ai cru que j'allais périr à brève échéance, je n'ai pas espéré survivre malgré tout. On ne peut pas espérer qu'on va guérir. On guérit, ou on ne guérit pas. Celui qui espère guérir et qui meurt, il meurt. Celui qui n'espérait pas guérir et qui meurt, il meurt. Seuls les faits signifient quelque chose. Ceci ou cela advient ou n'advient pas, sans que le fait d'avoir espéré ceci ou son contraire change le résultat.

Sur la porte des Enfers on lit : Vous qui entrez ici, laissez toute espérance. Cet accueil du Malin a de quoi désespérer les plus incorrigibles optimistes. Ce n'est qu'un juste retour des choses. Celui qui a cru échapper à l'au-delà s'est trompé.

Espérer éviter la mort ? Je ne m'y suis pas risqué. Surtout quand mes constantes biologiques partaient à vau l'eau. Je me suis juste un peu agacé contre un interlocuteur fictif qui me susurrait : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. J'ai répondu assez sommairement : non, tant qu'il y a de la vie il y a de la vie. Et j'ai continué à vivre en évacuant les concepts d'espoir et de désespoir.

Dans l'entre deux où je barbotte, durant la première nuit depuis quatre jours où j'arrive à dormir un peu, je vogue au milieu de mes craintes en attendant mes résultats définitifs. Je flotte tel un ludion décérébré. Je me sens flou.

Je repense à mes maîtresses. Leur souvenir ne me fait aucune peine. Je ne me dis pas : la mort va m'en priver. Je ne me dis pas non plus : si j'avais su je n'aurais pas perdu mon temps à tenter de construire des amours durables. Je ne regrette rien. Ce n'est pas le regret qui alimente la peur de la mort. C'est un truc plus viscéral.

Demain, si le spectre de la maladie mortelle s'efface complètement, je reviendrai aux valeurs traditionnelles. Dans la froide rationalité de l'homme valide je replacerai mes petites aventures sentimentales tout en bas des marches, et je remettrai mes grandes amours sur le dessus du panier. L'honnêteté m'impose de dire que je ferai cela pour être conforme. Je ne suis pas dupe de ce que je préfère réellement : les bonheurs légers et éphémères.

Une prochaine fois, peut-être, je serai vraiment malade à en crever. Est-ce que ça changera quelque chose, d'avoir déjà vécu cette épreuve ? Je serai plus résigné, ou au contraire plus en colère ? Je serai quelque chose, certainement, parce que contrairement aux ours l'homme sait ce que la mort signifie et ça ne peut pas le laisser indifférent. Je serai quoi ?

C'est une nuit saccadée, entrecoupée de sommeils et de nausées sans support. Pour évacuer les lambeaux d'angoisse qui flottent encore dans l'air vicié de mon petit appartement j'écoute de la musique. Shine On Your Crazy Diamond. Si je peux me permettre d'utiliser un adjectif galvaudé, je dirais que cette chanson est la chanson ultime. Elle décrit la mort de toutes les musiques. Elle me fait penser à ma propre mort, et je me représente un corps qui s'éteint comme s'éteint la mélodie du Floyd, sereinement, après avoir atteint l'apogée du bonheur.

En tous cas, avant, je ne croyais pas réellement que je pouvais avoir un cancer. J'en avais peur en dilettante, comme on pratique un exorcisme. Et maintenant je sais que ça peut m'arriver. Je n'y repenserai peut-être pas souvent à l'avenir, mais mon expérience modifiera les choses. Je crois désormais au cancer pour de vrai. C'est une religion désespérée.

J'ai écrit quelque chose qui ressemble au réel, avec l'air de dire au lecteur : ce que vous venez de lire parle de la mort. De la mienne en apparence, mais en réalité de la vôtre. Cette lecture est censée vous faire penser à votre propre finitude. Réfléchissez bien et vous verrez. Vous verrez quoi, je n'en sais rien, mais le lecteur soumis à l'injonction d'être subtil se débrouillera toujours. Heureusement pour moi, le lecteur aime qu'on lui fasse confiance et qu'on motive son intelligence. Il se régale de penser tout ce que l'auteur a eu du mal à concevoir lui-même…

Pendant ces trois jours je ne me suis pas embêté une seconde. Est-il possible de garder cet état de tension, mais sans la terreur qui va avec ? Je ne le crois pas. La tension détendue n'est pas de nature humaine.

J'aimerais ne rien faire sans m'ennuyer, mais tout le monde s'ennuie de temps à autre. Mon esquisse de guérison va replacer l'ennui sur ma route. Je le sens, il arrive, je reconnais ses langueurs de diva étalée sur un canapé profond, le déploiement de ses charmes dans une chambre vide, ses errances. Je connais cette écume du temps qui passe, qui se retire en laissant sa trace pétillante, en signifiant au monde que ce n'est jamais trop tard, mais quand même, dépêche-toi. Dépêche-toi de ne rien faire, si tu veux, mais dépêche-toi.

Ah oui, j'aimerais être capable de jouer avec l'ennui comme le chat avec la souris. L'autoriser à s'approcher, le laisser vivant entre mes griffes habiles, et puis le faire disparaître. Le transformer en rien, et profiter de ce rien sereinement. C'est un brin ambitieux. Ça ne se négocie pas comme ça.

Je ne pense pas souvent aux gens que je connais qui sont morts. Mon cerveau s'intéresse aux gens morts comme s'il s'agissait d'une entité théorique. Il me suggère de penser à eux de façon édifiante avant de les rejoindre, mais le concept ne fait que passer. Il ne me convainc pas. Je n'ai aucune envie de penser à ces disparus. Je n'ai surtout aucune envie de penser au fait que je n'ai aucune envie de penser aux gens que je connais qui sont déjà morts.

Et me voilà à deux doigts d'en avoir fini. Au total j'aurais eu peur de mourir pendant trois jours. C'est peu, et c'est énorme.

Dans le même temps j'ai appris sur moi-même. Je n'avais pas idée des capacités de manipulation mentale que mon corps pouvait déployer pour me tromper sur mon propre compte. J'ai cru à mon décès, j'ai sombré dans un désespoir qui me semblait rationnel, argumenté. Et puis ma maladie mortelle s'est éteinte. Le diagnostic définitif est tombé. J'ai attrapé un truc anodin soluble dans le premier antibiotique qui passe. OK. Je prends acte. Même si l'expérience ne sert pas à grand-chose en matière de terreur, je me promets de garder mon sang froid la prochaine fois. Et s'il n'y a pas de prochaine fois je mourrai de rien, c'est préférable à mourir trop vite d'un double cancer vicieusement localisé sur mes chairs les plus sensibles.

Je reverrai sans doute l'océan. Je me suis lamenté dans les ténèbres à l'idée de ne jamais y retourner, et la pensée inverse me laisse presque indifférent. Elle passe comme une pensée normale. C'est normal, de vivre et de retrouver ma dune un jour. Ça me suffit, d'avoir ça dans un coin de ma tête, comme une évidence d'individu en bonne santé. Je suis inconséquent. La maladie m'a traumatisé et la normalité ne me réjouit pas, elle se contente d'exister.

Si mon destin tragique s'était confirmé j'aurais poursuivi cette écriture. La peur aurait continué à alimenter le bouillonnement angoissé de mes méninges. D'autres grands thèmes qui me tiennent à cœur auraient trouvé leur place sous la pointe de mon stylo. D'autres sensations rares auraient demandé à s'exprimer. Je n'ai aucun moyen de reconstituer ces pensées qui ne

demandaient qu'à venir au monde, mort-nées par accident, avortées plutôt, définitivement perdues. Je n'arrive pas à en faire le deuil.

Je dois l'avouer, j'ai parfois du mal à concilier ma vie réelle et la fiction de mes doubles. Ces derniers revendiquent de temps en temps leur vie propre, et quand ils s'emballent ça se mélange un peu. Pendant trois jours j'ai eu l'impression d'approcher correctement la réalité. Je l'ai dit, mes doubles étaient malades, indisponibles, et je n'ai fait qu'un. Une entité pas très reluisante, certes, mais unique et cohérente. C'était reposant, finalement.

Qui serait mort, si j'étais mort ? Un type dont la disparition aurait chagriné qui ? Je crois que le mort est défini par les gens qui le pleurent. Je ne sais pas si c'est une donnée validée par les psychologues, mais je la ressens comme telle.

Les autres me définissent aussi de mon vivant. Je me conforme à ce qu'ils attendent de moi. Je ne suis pas vraiment libre d'être moi-même. C'est à cela que servent mes doubles. Ils me défendent. Mes doubles superficiels se laissent déformer au contact des gens et cela protège les plus profonds, ceux qui me ressemblent le plus.

Qui serait mort, si j'étais mort ? C'est une question assez théorique, parce que je ne ressemble à rien, en vrai. Ce qui explique pourquoi je ne peux savoir à l'avance ce que je serai, mort. J'essaie pourtant d'anticiper, parce que ça me taraude, ce que les survivants vont penser. Devant mon urne, qui pleureront-ils ? Un type réputé pour aimer marcher dans les rues des villes en ayant l'air perdu ? Un type pertinent et dispersé ?

Je vais m'arrêter en répétant cette idée que je ne sais pas finir. Je pourrais illustrer mon impuissance en racontant les choses importantes que j'achève tous les jours en queue de poisson, ou que je n'arrive même pas à terminer. Ce serait une échappatoire. Je rajouterais quelques paragraphes à ce récit, pour mettre élégamment en abîme l'impossibilité de finir. Mais je renonce à cet artifice. Par lassitude. Je me contente de redire que je mourrai très mal.

Je n'arriverai pas à mourir mais je mourrai quand même. Après avoir écrit le mot FIN dans ma tête. Ah parce que dans ma tête ça fonctionne à merveille. Le début, le plat de résistance, la fin, tout y est. C'est dans l'application pragmatique que je pèche… Si je pouvais finir en vrai… Abandonner cette manie de mettre partout des petits points de suspension…

Je me suis dépêché d'écrire ce texte tant qu'il poussait en moi, avant de l'oublier. Car je sais que je vais l'oublier, ma maladie mortelle, qu'elle ne va rien changer, que je n'ai pris aucune résolution sérieuse, qu'il est impossible de ne jamais s'ennuyer, que je savais déjà profiter de l'instant présent, que je maîtrise mes doubles, que je fais l'ours correctement. Alors…

Alice Pastor

Sans eux

En hommage à Georges Perec

A nos trop tôt disparus
Qu'on a un instant connus
Confinant à un abandon
Du chagrin nous nous cachons
Craignant la nuit nous n'arrivons pas à dormir
La disparition d'autrui fait tant souffrir
Ils sont pourtant parfois si vivants
Qu'on croirait à l'apparition d'un flou vibrant
Où sont-ils aujourd'hui
Partout mais trop loin aussi
Alors portons à tous un amour toujours plus fort
Car ainsi nous pourrions un jour abolir la mort

Giulio Gaddi

Trop longtemps

Giulio Gaddi est élève de 1re L2 au lycée Albert Ier de Monaco
Madame Nadège Galvagno est son professeur de français

Depuis combien de temps suis-je ici ? Je ne sais pas, je ne sais plus. Je suis ici depuis trop longtemps pour me souvenir de comment j'en suis arrivé là. Bien trop longtemps. Je ne me plais plus dans cette ville, dans ce pays, dans ce monde. Je croule sous les années. Mon corps s'effrite, c'est la fissure, c'est la cassure. Tous les jours la foule me foule, je me sens mort et pourtant tous les jours ils passent ma porte. Je suis un Grand des siècles d'avant, toujours su être resplendissant, aujourd'hui la douleur me lance, et je ne peux tirer ma révérence.

J'aimerais que les hommes me comprennent, mais l'attrait de l'argent est bien trop grand pour qu'ils freinent. Peut-être que je m'y prends mal, peut-être qu'il ne suffit pas d'une parole, peut-être que mes sentiments gauches et mes larmes ne suffisent pas pour passer l'arme à gauche. Il fut un temps, on m'admirait, on me sublimait. Cela fait des années qu'on me bricole, qu'on me rafistole comme une vilaine babiole. Celui qui reflétait le soleil de sa neuve peau, se voit aujourd'hui paré des plus laids échafauds. On pourrait critiquer mon envie de voir la fin, mais si je ne suis plus celui qu'on craint, rester en vie me parait vain. Je suis fatigué de voir chaque jour ces touristes animés par l'envie de me découvrir sous tous mes aspects. Je demande la mort, je ne suis qu'un vieillard, mais rien n'y fait, ni mes plaies ni mon teint blafard. Je voudrais faire mes adieux, sans forcément partir en grandes pompes, mais arrêter d'être cette grande pompe à sous qui profite aux plus hideux. On m'utilise, on m'investit, on vend mon corps, je me sens comme ces femmes qui restent tard le soir dehors. Du monde entier, les gens viennent me trouver, mais ces heures passées à mes côtés ne leur permettent de voir que douleur et artificielle beauté. Je suis devenu cette femme qu'on bat, je souris à la vie parce que je sais qu'arrive toujours le trépas. Ils peuvent reconstruire mes murs, mes portes et mes toits, mais le temps viendra mettre à bas mes fondations, insensibles à leurs abois et leur soif de moi. Si je vois la vie en rouge et la raconte en prose, c'est parce que les flaques de sang sont rarement roses.

Je suis un meurtrier, un tueur, un assassin ; dans mon sein les hommes ont commis les pires des larcins. Combien sont venus en Italie, et se sont installés dans mes gradins, pour assister à ces spectacles malsains, à ces folies, à ces cris. Hommes et animaux, tous ont craché leur sang dans mon berceau. Depuis longtemps, les hommes ne se battent plus dans mon arène, si je veux quitter Rome c'est parce que supplices et vices je traine. Pendant des années, effusion de sang et mort furent la monnaie courante dans mon corps. Triste ironie d'avoir tant donné la mort à tort, et d'avoir l'irrésistible envie de m'enlever la vie. Les Romains m'ont créé pour tuer, j'ai dû par force me plier à leur loi, devenir bourreau malgré moi. Alors pourquoi me retenir ? M'entretenir ? Pourquoi laisser en vie l'allégorie de la sauvagerie ? Je suis un truand, aux tristes victoires tonitruantes, jusqu'à ma dernière pierre je respire le sang et personne ne me sauvera, pas même ma mémoire défaillante ! Homme, à l'éternité tu as voulu m'attacher, et à mes péchés tu m'as ligoté ! Pour tes petits intérêts, tu m'as emprisonné à cette terre, et il n'y a plus une minute sans que je ne rêve pas de l'enfer. Tu m'appelles monument, je suis Chimère privée de mouvement, enfermée dans l'instant présent.

La vie que je mène est désormais grise, si l'on peut encore parler de vie quand on est sous cette emprise. Mes cris de détresse jour et nuit résonnent, incompris je m'égosille comme un aphone, je n'attends plus rien de personne. Dans ce monde, je ne respire plus qu'argent, déception et horreur, je m'efforce de garder la tête haute parce qu'en ce bas monde il n'y a que malheur. Les riches se tirent la couverture et les pauvres ont froid, j'aurais préféré être l'homme de Vitruve pour oublier que le bonheur coûte un bras. Les guerres qu'ils mènent me fatiguent, je baille, et les hommes devant leurs erreurs sont aveugles, ils braillent. Plus personne ne se cultive, mais ils cultivent leurs petites personnes. Il ne fait plus bon vivre sur cette Terre si tu n'es pas un puissant, et je ne suis qu'un morceau du passé, un monument. Pour regarder le monde, j'attends que la nuit se soit levée, parce que je n'ai pas encore accepté ce monde si laid.

Je ne trouve pas le monde beau, je suis lassé, je suis le Colisée.

VOUS ÊTES LÀ...

Par ***Nycole Roux Pouchoulin***

Tout d'abord vous dressez un sourire sur la pointe de vos lèvres puis le laissez partir... Vous avez l'intuition quasi certaine que l'heure ne se prête pas au charme de la légèreté. Vous vous faites rigueur et vous vous asseyez bien droite dans un fauteuil de cuir noir. Votre respiration s'aère et génère de petites bulles légères qui viennent subrepticement émerger à la surface de votre motivation première : ECRIRE.

Vous êtes toujours là, plume contre feuille, sur une page encore vierge de tout soupçon d'interprétation arbitraire ou de jets de plume téméraires. Vous entrez en communion. La mettez en état de manque, de perdition, devant sa blancheur trop sage jusqu'à ce qu'elle vous supplie de la prendre; de la combler de votre grande écriture aux abords bien défendus quoique généreusement raturés : l'idée se faisant trop pressante pour le geste trop décalé.

Alors, vous rêvez jusqu'à plus soif :

« L'HORLOGE DESSONNE A PLEIN CADRAN DIT L'ANGELUS SUR LE COUP DES VINGT DEUX HEURES. »

Millet ne serait pas content, pensez-vous, tout en réalisant que vous venez de tenir un bien étrange propos. Vous le laissez se poser, se reposer et reprenez votre rêve en jachère sur une voie désaffectée de votre imaginaire puis le repositionnez.

C'est l'instant de l'attente où tout peut se faire ou se défaire...

Soudain vous rentrez en transe; d'instinct prenez un petit mot sourd et muet jusqu'à ce qu'il se pose, soit comme une goutte de rosée sur la page blanche affamée soit pareil à une bombe artisanale sur le bitume de la feuille à repaver. Vous le laissez s'exprimer:

«- AVE DIT LE ROMAIN.

-AVE QUOI ? RETORQUE CELUI VENU DE LA PROVENCE, QUATRE BRINS DE THYM FLEURANT LE SOLEIL AU FOND DE SA VOIX.

Ça y est, vous le tenez votre dialogue! Et les mots fusent, s'entrechoquent, s'enchevêtrent, se télescopent; s'attendant ou se distancent.

Vous les prenez, tous ces mots qui vous viennent, sans les contester. Les respectant pour ce qu'ils sont: des êtres à part entière, chacun choisissant son propre mode d'expression:

ET LE GONG SE GONDOLA PUIS SONNA.

C'EST UN GONG DIT LE CARILLONNEUR QUI AVAIT PEUR DE SE RETROUVER AU CHOMAGE. SI LES GONGS SE DEVERGONDENT ET SE METTENT A SONNER DE LEUR PROPRE CHEF, OU ALLONS NOUS?

ET LA BERGERE EN COLERE BALAYA SES BLANCS MOUTONS SUR LE NOIR TAPI DU SALON.

Ces mots incontrôlés qui se taillent une part de roi dans votre feuille de moins en moins blanche vous surprennent à nouveau mais vous ne les éconduisez toujours pas. Certes, vous auriez préféré des mots et propos moins prosaïques, plus lyriques ou poétiques; dans tous les cas d'inspiration plus sacrée. Timidement, vous le leur suggérez. Mais les mots s'entêtent, revendiquent, exigent de s'exprimer tels qu'ils sont.Avec leurs bonnes intentions ou leurs mauvaises.

Alors vous les laissez faire. Sachant qu'au bout du compte, c'est bien Vous et Vous seule qui aurait le dernier mot: FIN

Le nuraghe[1], le selfie et le parasol

Par **Jean-Yves Giraudon**

> *« … je crois, moi aussi, aux forces de l'esprit. Elles vaincront les difficultés, les attentats, la guerre. Elles sont notre richesse, notre bien commun. Tirons-en le meilleur parti. Il y a urgence. »*[2]

Ces lieux où souffle le passé

Les Sardes ont toujours surveillé les envahisseurs, le regard tourné vers la mer.

Ceux de l'âge de bronze scrutaient l'horizon du haut de leurs nuraghes.

Les Sardes romains virent venir à eux les voiles des Vandales, les seigneurs des judicats[3], celles des Arabes, puis des soldats pisans et génois.

Que penseraient-ils des envahisseurs modernes, de leurs vagues éphémères, qui les cantonnent et entassent en bord de mer, sur une largeur de quelques dizaines de mètres, celle des plages ?

Ils ne verraient d'ailleurs que quelques très rares égarés du troupeau errer dans les lieux d'où ils ont disparu.

Ainsi, aux alentours d'Olbia, les sites qu'ils occupaient, remarquables par leur histoire et leur beauté, sont déserts. Et pourtant - colossale erreur de marketing, semble-t-il - les autorités avaient misé sur le tourisme culturel. Les Sardes de jadis pourraient admirer en effet comment leurs habitats ont été réhabilités, rendus accessibles à ceux qu'on incitait à les envahir. Débroussaillage forcené du maquis, reconstruction des murs et des monuments, création de sentiers empierrés, de lieux d'accueil pour les touristes.

Cependant, les envahisseurs se faisant attendre, les autorités lassées - et enfin mieux conseillées en marketing, semble-t-il - renoncèrent à l'entretien des sites de nos anciens Sardes, qui, peu à peu, retournent à la nature.

Pourtant la découverte de ces lieux étonnants, malheureusement voués à une nouvelle disparition, nous entraîne dans un passionnant voyage dans le passé.

Comme le nuraghe Rio Mulino de Cabu Abbas, sorte de maison-forteresse, aux murs cyclopéens, construite par notre Sarde de l'âge de bronze, qui occupe tout le sommet du monte Colbu, à partir duquel on imagine qu'il surveillait la mer. Peut-être y admirait-il aussi, comme nous, le large panorama du golfe d'Olbia ?

Comme la tombe des géants « Monte S'Ape », datant de la même époque nuragique, que survolent au moment de l'atterrissage les envahisseurs modernes, qui se contenteront de ce coup d'œil aérien et furtif. Impressionnant monument d'architecture funéraire, constitué d'un alignement de mégalithes plantés verticalement, couronnés de pierres plates, créant un couloir couvert où sont disposées des tombes.

Comme cette merveille épurée d'architecture religieuse, le puits sacré "Sa Testa", situé à la périphérie d'Olbia, perdu dans une zone industrielle, si proche des plages du golfe, mais totalement déserté. Découverte surprenante et magique de ce temple votif utilisé à des fins religieuses par les mêmes nuragiques qui rendaient un culte animiste à l'eau. Descente, depuis le cercle rituel, par quelques marches, vers la vasque creusée dans la roche, où l'on pénètre dans une fraîche eau lustrale, renouvelée par la même source depuis 4000 ans.

Comme cette modeste maison romaine - plus ferme que villa - au bord d'un cours d'eau qui serpente entre les roseaux, reconstituée avec soin. Entré dans sa cour on en cherche les occupants, qui peut-être sont allés faire boire leurs bêtes à la rivière ? Cà et là, une cruche, des outils, protégés

---

1 - Edifice mégalithique caractéristique de la culture nuragique, présente en Sardaigne entre 1900 et 700 av. J.-C.

2 - Derniers mots de *L'urgence culturelle*, Jérôme Clément, Grasset, 2016.

3 - Le terme « judicat » désigne une région de la Sardaigne médiévale, qui en comptait quatre.

sous du verre épais que les très rares visiteurs n'ont pas pris la peine de vandaliser, moins rudes - et surtout moins nombreux ! - que les vrais Vandales qui avaient fait déguerpir les Romains de Sardaigne.

Comme le Château de Pedres, forteresse médiévale perchée sur une petite colline rocheuse, seule élévation perdue dans une plaine désolée. Quatre tours, dont une, bien restaurée, qui pointe vers le ciel ses 6 mètres de haut. Un bâtiment de 4 étages, 2 placettes, 1 citerne, le tout ceint d'un impressionnant mur polygonal. Château-fort du treizième siècle, qui appartenait au seigneur Nino Visconti, qui était à la tête du Judicat de Gallura, dont la fonction était notamment de protéger le golfe d'Olbia des razzias arabes.

Un autre bâtiment, moderne celui-là, pourrait résumer à lui seul le délaissement de ces lieux où souffle le passé : le musée archéologique national de la Marine qui se trouve près du Molo Brin à Olbia, non loin du centre-ville. Masse blanche aux lignes futuristes, son architecture extérieure est digne d'un musée d'art moderne et contemporain, son agencement intérieur remarquable par la répartition et le volume de ses salles. Mais, là encore, l'on constate le progressif abandon des autorités, signalé par de nombreuses salles sans collection, la fermeture de l'espace multimédias, les tableaux numériques éteints, laissant les très rares visiteurs sans informations, livrés à eux-mêmes. Ni la gratuité de l'accès, ni les très intéressantes collections exposées ne réussissent à les attirer en nombre.

Le lieu invite pourtant à une extraordinaire promenade dans l'histoire, des temps nuragiques au Moyen-Age, en passant par les Phéniciens, les Grecs, les Puniques et les Romains.

Nombre d'artefacts, souvent exceptionnels, de ces époques sont proposés avec un souci initial de muséographie, malheureusement aujourd'hui négligée : amphores, armes, bijoux, et surtout d'étonnantes embarcations antiques et médiévales.

On découvre ainsi, dans une salle spécialement aménagée, les membrures remarquablement restaurées de bateaux entiers retirés du port d'Olbia, grâce à des opérations de renflouage, qu'on imagine aisément longues et coûteuses.

Télescopage surprenant, par les fenêtres de ce musée on assiste au va et vient incessant d'autres embarcations, les énormes ferrys qui déversent chaque jour sur Olbia et ses environs des milliers de touristes.

Pourquoi viennent-ils, où vont-ils ? Leur intérêt les mène ailleurs.

Selfie à Porto Cervo

Car, bien sûr, ces merveilles archéologiques ne valent pas les magnifiques créations en carton-pâte réalisées dans les années 60 (1960 !), notamment les deux « charmants » villages de Porto Rotondo et Porto Cervo. Ecrins en toc pour stars et milliardaires, lieux de passage obligés pour les troupeaux de touristes qui s'extasient sur le pittoresque hollywoodien des maisons « typiquement sardes ». Décors factices qui accueillent les boutiques mythiques des grandes marques, où le touriste a la folle espérance de croiser quelqu'une des divinités qui les hantent : « Oh, je rêve, il/elle est là, à côté de moi ! ».

Quand j'entends le mot culture je sors mon parasol

Enfin, ces lieux d'histoire et de culture ne peuvent rivaliser avec la destination principale du touriste : la plage.

Car, si vous ne croisez personne dans votre visite des nuraghes, des tombes des géants et autres villa romaine, château médiéval, musée, vous ne trouverez pas le moindre centimètre carré inoccupé sur la plage.

Là est le Graal. Conquérir, de haute lutte, son espace sur le sable brûlant. Etaler béatement sa chair au soleil, idéal des animaux marins sur les plages californiennes. Jouissance de la chaleur abrutissante qui efface tout effort de l'esprit, oubli de toute réflexion, refuge dans la part essentielle, l'animale.

P.E.N. CLUB DE MONACO

STATUTS (Extraits)

Article 1er

Il est formé entre les personnes qui adhèrent aux présents statuts une société qui prend le nom de P.E.N. (Poètes / Nouvellistes / Essayistes) CLUB DE MONACO et qui se trouve affiliée à la Fédération internationale des P.E.N. Clubs dont le secrétariat fédéral siège à Londres.

Sa durée est illimitée. Son siège social est à Monaco.

Article 2

Le but de la société est de former un cercle d'écrivains et de personnes se distinguant par leur engagement dans la promotion des lettres. Il s'appliquera à établir des échanges avec des écrivains et à susciter tous événements de nature à valoriser les lettres dans la Principauté, notamment par l'organisation de prix et d'ateliers littéraires.

Article 3

La société se compose de membres actifs, de membres bienfaiteurs et de membres associés, dont l'admission est décidée par le bureau de l'association, sauf recours à l'assemblée générale, à la majorité, dans une réunion qui devra compter au moins sept de ses membres.

Les membres actifs sont exclusivement recrutés parmi des écrivains et des personnes ayant une position reconnue dans le domaine des lettres, dans lequel elles contribuent notamment au rayonnement culturel de la Principauté. Pour devenir membre actif du P.E.N. CLUB DE MONACO, il faut être présenté par deux personnes faisant partie de l'association. Le montant de la cotisation des membres actifs est fixé au début de chaque année par l'assemblée générale ordinaire.

Les membres bienfaiteurs, sans droit de vote et sans éligibilité, sont des personnes qui s'inscrivent pour une souscription annuelle d'au moins cinq fois la cotisation des membres actifs. Les membres associés, sans droit de vote et sans éligibilité, sont des personnes qui peuvent participer aux activités proposées par le P.E.N. CLUB DE MONACO. Le montant de leur cotisation est fixé au début de chaque année par l'assemblée générale ordinaire.

P.E.N. CLUB DE MONACO

Président d'Honneur : René NOVELLA

BUREAU 2016 - 2018

Président : Jean-Yves GIRAUDON
Vice-président : Robert ROC DE BANDE
Vice-président : Gérard COMMAN
Secrétaire général : Mireille GRAZI GASTALDI
Trésorier : Jean-Luc DELCROIX
Chargé de communication : Chantal RAVERA

MEMBRES

Olivia ANTONI - Daniel BOERI - Robert FILLON - Thomas FOUILLERON
Gabriel GABRIELLI - Marie-Chantal GIANQUINTO - Ghislaine GILETTA - Alain JASPARD
Daniel JESSULA - Charlotte LONGEPE - Danièle LORENZI SCOTTO
Jeanne MAILLET - Liana MARABINI - Mauro MARABINI - Ernesto DI MONTELERA
Alain PASTOR - Alice PASTOR - Nycole POUCHOULIN - Bénédicte RICCIARDI
Corinne ROEHRIG-SAOUDI - Ernesto ROSSI DI MONTELERA - Patrick SIMON
Suzanne SIMONE - Carlo SONNINO - Caterina SONNINO REVIGLIO
Angela VALENTI DURAZZO - Raymond XHROUET

pen INTERNATIONAL

P.E.N. Club de Monaco

P.E.N. Club de Monaco
C/o Musée d'Anthropologie Préhistorique
Boulevard du Jardin Exotique
MC 98000 Monaco